~~M. 348~~ ~~1875.~~

P.o.germ. 278 g Doering

<36630003840010 S

<36630003840010

Bayer. Staatsbibliothek

E

Posa.

Ein Trauerspiel

in fünf Aufzügen

von

Dr. Georg Döring.

> Der Tod ist keine Trennung; sein Antlitz
> ist nicht furchtbar.

Frankfurt am Main
Verlag der Hermannschen Buchhandlung
1821.

BIBLIOTHECA
REGIA
MONACENSIS.
Bayerische
Staatsbibliothek
München

Vorrede.

„Ein poetisches Werk muß sich selbst rechtfertigen, und wo die That nicht spricht, da wird das Wort nicht viel helfen.“ So beginnt Schiller die Vorrede zu seiner Braut von Messina, findet aber zugleich für Noth, die Wiedereinführung des Chors und die historische Zweideutigkeit des Sújets in einer zwölf Seiten langen Erklärung zu rechtfertigen.

Das Beispiel des großen Meisters, der selbst das von ihm aufgestellte Prinzip umgangen, möge mich bei dem freundlichen Leser entschuldigen, wenn ich hier seine Aufmerksamkeit, hauptsächlich für einige historische Winke, in Anspruch nehme.

Die Grundzüge zu dem Stoffe dieses Trauerspiels sind den neuen Memoiren des Marschalls von Baſ-

sompierre *) entnommen. Dieser war im Anfange des sechzehnten Jahrhunderts französischer Gesandte am spanischen Hofe und konnte dort an Ort und Stelle die geschichtlichen Data sammeln. Daß ich ihn, in dem vorliegenden Trauerspiele, diesen Posten um einige Jahre früher bekleiden lasse, ist bei einem poetischen Werke wohl keine Versündigung. Nachdem in den oben angeführten Memoiren der Charakter und die Todesart des Infanten Carlos auf gleiche Weise, wie in dem ersten und zweiten Aufzuge meines Trauerspiels, dargestellt sind, fährt Bassompierre weiter fort:

„Il y avait en la cour d'Espagne un jeune seigneur, nommé le marquis de Possa, fort bien fait, galant, de bonne grace et adroit aux exercices, qui au reste n'avait pas faute d'esprit, lequel servait avec beaucoup de soin et d'apparat une des dames du palais, qui s'était en même temps insinuée fort avant dans les bonnes graces et dans la confidence de la Reine. Sa Majesté avait lors pour „*camarera mayor*" dona Catherina de Velasco, tante du connétable de Castille, femme adroîte et habile qui dépendait absolument du roi, laquelle reconnaissant son esprît soupçonneux et

*) Nouveaux Mémoires du Maréchal de Bassompierre. A Paris chez Locard fils, an X.

jaloux, lui donnait de temps en temps pour s'accréditer vers lui des avis des actions de la reine. Elle lui fit faire lors réflexion sur les aimables qualités du marquis de Possa, sur son amour apparent avec la dame du palais, et sur la nouvelle affection de la reine sa femme vers cette dame. A quoi elle ajouta qu'elle appréhendait fort que le marquis de Possa ne tirât plus haut qu'il ne visait, que cette dame ne servit de couverture à une plus relevée passion, et que même elle n'en fût la confidente. Ces paroles achevèrent de former dans le coeur du roi, et d'y enraciner bien avant la jalousie, que trois jours auparavant avoient causée les excessives louanges, que la reine, sans y penser, en entretenant le roi, avait donnée aux rares qualités et au mérite du marquis de Possa; de sorte que cet esprît gâté et envenimé ne songea plus qu'aux moyens de découvrir d'avantage de preuves, et ensuite de s'en venger, il n'en donna néanmoins aucune connaissance à la reine durant quatre mois qu'il fût en cette humeur, hormis qu'un jour, en se retirant de voir le jeu de *Cannas* *) qui s'était fait en la place de Madrid, le roi lui ayant demandé:

*) Ein Spiel, welches die Spanier von den Mauren gelernt. Es ist eine Art Turnier, bei dem sich die Theilnehmer auf gewandten Pferden gegenseitig mit Rohrstäben werfen und diese mit ihren Schilden aufzufangen suchen.

Guier la pareccia mejor ginete? Elle ayant repondu, qu'à son avis c'etait le marquis de Possa, il lui repartit : *Si pero pica muy alto*, qui est le vice de ceux qui vont à la genette.

Or, comme c'est la coutume d'Espagne que les galants qui sont amoureux des dames du palais ne feignent point de leur écrire lettres de leur passion, ni les dames de recevoir leurs lettres, il advint un jour que la reine et cette dame, que le marquis de Possa servait, lisaient ensemble une lettre dans sa galerie, lorsque le roi y entra inopinément. Comme il etait sévère, craint et redouté, non seulement des dames, mais de la reine même, elle cacha aussitôt cette lettre dans la manche de sa robe. Le roi s'étant approché d'elle, y mit la main et la prit, lui demandant d'oû venait cette lettre; elle lui répondit que le marquis de Possa l'avait ecrite à sa maîtresse. Il la lut aussitôt, et ayant vu, ou bien sa jalousie lui ayant persuadé que les termes en etaient plus humbles et soumis qu'il ne convenait d'user vers les dames du palais, il ne fût plus en doute qu'elle n'eut été envoyée à la reine sa femme par le marquis, qu'en même temps il résolut de perdre, et sans découvrir à deux de ses plus confidents serviteurs, savoir, au prince Dom Vuigomes de Sylva, son sommelier de lors, et au comte de Fuentes, gentilhomme de sa chambre, donnant à celui ci la charge de l'exécution,

et à Dom Yuigomes, celle d'en inventer la forme, qui se fit ainsi :

Un pénitent noir chercha de rencontrer le marquis de Possa, et l'ayant trouvé en la calle mayor de Madrid, il le tira à part, et lui dit, qu'il ne devait plus faire aucun étât de sa personne qui était devoué à la mort, et que l'on ne lui donnait pas plus de temps â pourvoir à sa conscience, que le peu de jours qu'il fallait pour la mettre en bon étât; ce marquis lui repondit qu'il se sentait obligé à ceux, qui voulant perdre son corps, avaient ce soin de son âme, et à lui du bon avis qu'il lui donnait, duquel il saurait bien faire son profit; et au même instant s'en retourna en son logis, fit son testament, distribua largément ce qu'il avait à ses amis et serviteurs. Celui ci prit le grand deuil, quitta son epée pour se saisir d'un chapelet, et avec un seul page qu'il retint à sa suite, s'en alla par les églises donnant aumônes aux pauvres, se confessa, se communia et se mit en étât de bien mourir, sans vouloir ecouter les avis de ses parents et amis, qui lui conseillaient, même l'enhortaient et pressaient de se retirer en Portugal, plusieurs lui offrant de l'assister et de lui donner main forte pour sa retraite. Il se passa plus de quinze jours entre l'avis du pénitent et la mort du marquis, ce qui fit croire que l'avertissement etait faux et qu'il avait pris l'alarme trop chaude, quand un

soir .... un pauvre lui vint demander l'aumône à qui il la donna, et en même temps qu'il faisait cet acte de charité, ce pauvre qui etait un homme du comte de Fuentes ainsi deguisé, lui donna un coup de pistolet dans le corps en même temps que deux autres hommes, bien qu'il eût expiré de ce seul coup, lui en portèrent encore plusieurs d'epée et de poignards, puis se vinrent rejoindre au comte de Fuentes qui les attendait au coin de la rue.

Le bruit de cette mort causa de l'etonnement á Madrid, qui fut bien plus grand quatre jours après, quand la reine mourut subitement, étant au quatrième mois de sa grossesse, et ce, après avoir pris cinq heures auparavant un julep, que les medecins lui apportèrent le matin .... elle refusa longuement de prendre cette médecine. Mais comme elle persistait en cette opiniâtreté le roi entra dans la chambre qui lui dit d'obéir aux médecins, que cela lui serait agréable. Lors sans replique elle avala le breuvage, et environ une heure après son confesseur et un religieux de sainte vie et de grande reputation démandèrent à lui parler pour chose de grande importance.

Elle les fit entrer et son confesseur ayant dit, sur une révélation que ce saint réligieux avait eue, que sa Majesté etait fort prochaine de sa mort, il n'avait pas voulu tarder plus long temps de l'en avertir; lui menant quant à lui le même religieux

pour lui confirmer la chose, à fin qu'elle songeât à elle plutôt que plus tard, la reine, sans se changer ni altérer, leur dit, qu'entre les grâces qu'elle avait reçues de la bonté divine, elle estimait la plus grande celle qui lui arrivait maintenant de l'avertissement de sa fin prochaine etc. . . . . . après quoi (la confession) la reine les fit retirer en sa galerie, parceque sa médecine la pressait.

Une heure après, on les vint rapeller en diligence sur un évanouissement accompagné de frequentes convulsions, qui étaient survenues à la reine, lesquelles lui continuèrent presque deux heures sans une parole ni connaissance aucune, au bout desquelles elle rendit l'ame à son créateur. . . . . . elle fut généralement régrettée et pleurée en Espagne, estimée une très bonne et vertueuse princesse, étant tenue pour constant et avéré ou qu'elle n'avait jamais eu aucune intelligence pour elle avec le marquis de Possa, ou que, si elle en avait eu elle n'était pas passé plus avant que l'estime et l'inclination."

Vor der Erzählung der Ereignisse am spanischen Hofe unter Philipp II. führt Bassompierre bereits an, daß er hierin den Eröffnungen eines gewesenen Staatssekretärs dieses Königes folge und fügt hinzu:

„Lesquelles ayant trouvées presque conformes à ce qui m'en a été dit depuis par des personnes

intelligentes et de condition, je ne feindrai point de les décrire comme le plus certain et veritable narré de tous ceux qui ont divulgué sur ce sujet.“

Ich habe es für sachgemäs gehalten, dem geneigten Leser diese Stellen des oben genannten Werks, welches nicht leicht in Jedermanns Händen seyn dürfte, in den alterthümlich-naiven Ausdrücken der Ursprache mitzutheilen, damit Ihm nicht der Standpunkt entgehe, von welchem aus eine freie Unterscheidung des Geschichtlichen und Nicht-Geschichtlichen in meinem Trauerspiele möglich ist.

Frankfurt am Main, im März 1821.

Hofrath Dr. Georg Döring.

Posa.

Ein Trauerspiel

in fünf Aufzügen.

Personen.

Philipp II., König von Spanien.
Isabella de la Paz (vom Frieden) seine dritte Gemalin.
Donna Catherina de Velasco, Oberhofmeisterin der Königin.
Donna Isaura de Peralto, Hofdame der Königin.
Marquis von Posa.
Bassompierre, französischer Gesandte.
Graf von Fuentes.
Pater Donato, genannt der Todesbote.
Admirante, Page des Marquis.
Don Juan von Austrien.
Herzog von Infantado.
Granden.
Damen.
Vermummte.
Diener.

Die Scene ist im ersten Aufzuge im Escurial; in den folgenden in Madrid.

Erster Aufzug.

Der Garten von Escurial, rechts eine Rosenlaube, links und im Hintergrunde Orangen-, Citronenbäume und andere Gewächse des Südens.

Erster Auftritt.

Posa sitzt in der Laube; Admirante schläft unter einem Orangenbaume.

Posa,

(ein Miniaturgemälde, welches er in der Hand hält, aufmerksam betrachtend).

Könnt' ich in diese engelgleiche Züge
Mit meinem ganzen Seyn mich niedertauchen —
Könnt' ich in diesen Augen Leben schaffen,
Auf daß sie Leben meiner Liebe brächten,
Und würden diese Wangen zarte Rosen,
Von Leid und Lust bald roth, bald weiß gefärbt,
Und bärg' sich unter dieses Körpers Reiz
Des holden Urbilds unbeflecktes Herz!
Doch das sind Wünsche nur im süßen Träumen,
Sind Träume, ewig doch erwünscht zu seyn!

(Aufstehend).

Ein Feld des Nordens, fremd in diesem Süden,
War Spaniens Hof, ein stolzes Grab der Freuden!

Sie kam, die Sonne, die den Frühling brachte,
Sie rief die Lust zum frohen Auferstehn,
Und alle Genien, die bisher geschlummert,
Die Anmuth, Sitte und der reine Scherz,
Erwachten auf den längst vermißten Ruf.
Selbst Philipps Alter schmücken neue Blüthen,
Ein Kranz, den ihm die junge Gattin wand.
Vom Schatten ward zuvor das Licht gescheucht,
Jetzt ward das Licht des Schattens heitrer Sieger.
Hätt' ich gewollt, ich hätte doch umsonst
Die Zaubermacht bekämpft, die bald zur Waffe
Das eigne Herz gemacht, um meinen Willen
Und Widerstreben waffenlos zu machen.
Ich mußte lieben; doch ein Heiligthum
Ward meine Liebe, dessen Hochaltar
Kein Laut von ihrem Daseyn frech entweiht,
Und — gab ich ferner Deutung stumme Zeichen —
So war's, um meiner Liebe die Bedeutung,
Nicht um in Zeichen sie zu offenbaren.
Hier unten will ich ja kein Glück begehren;
Hier sä't die Liebe; dort ist ihre Erndte,
Und Lebens-Tod wird mir der Liebe Leben.
O! lächle mir nur ein Mal, holdes Weib,
Und laß an Deinem Lächeln Du mich sterben! —
Hinweg! o Bild, das in geweihter Stunde
Mein liebendes Gedächtniß kühn der Hand
Vertraut, das Pergament damit zu schmücken:

Du Schlüssel meiner Liebe, meines Hoffens!
Hinweg! damit der junge Strahl des Morgens
Dein Daseyn keinem Späherblick verrathe!

(Er verbirgt das Bild im Busen).

(Auf Admirante blickend).

Der Knabe schläft so süß! Sein stilles Herz
Hat noch kein Sturm der Leidenschaft bewegt.
Doch seine Lippen beben, Morgenträume
Durchziehn die jugendliche Phantasie.
Du, treuer Knabe, was erzählt Dein Traum?

Admirante, (im Traume).

Isaura, holdes Bild!

Posa.

Wie, hör' ich recht?

Admirante, (wie vorher).

Dich muß ich ewig lieben.

Posa.

Armer Knabe!
Das zarte Veilchen hat Dich angelockt;
Mich aber zieht mit des Magnetes Kraft
Die Lilie in ihren Zauberkreis.
Du armer Knabe, da Du wähnen mußt:
Ich liebe, die Dein junges Herz erkor;
Daß du die Larve nur erblickst und nicht
Die Würklichkeit, die hinter ihr sich birgt.
So lagert unter Deiner Jugend Rosen
Sich eine Schlange, die das Herz verwundet,

Und doch bist Du mit solchem treuen Willen
Mein Bote an Isauren stets gewesen —
Das ist wohl eine seltne, seltne Tugend!

Admirante, (immer im Traume, mehr beunruhigt).

Isaura, Holde, Du wirst mir entrissen!

Posa.

Aus diesem Traume will ich ihn erwecken,
Der seine Seele auf die Folter spannt.
Wach auf! mein Sohn, erheb' Dich, Admirante!

Admirante, (erwachend und aufstehend).

Mein Herr —

Posa.

Die Morgensonne steht schon hoch!

Admirante.

Verzeiht! Es hat wohl der Orangenduft
Mich so betäubt. Seit Ihr in dieser Laube
Die milde Kühlung schöner Sommernächte
Genießt und ich auf diesem Rasenbette
Das Lager meiner Ruhe aufgeschlagen,
Hält mich der Schlummergott in festern Banden,
Als er wohl sonst gethan.

Posa, (für sich).

In dieser Laube
Weilt sie, die Angebetete, gar oft:
Drum ist der Duft der Blumen hier so süß,
Drum leuchten Sonn' und Sterne herrlicher,
Als irgendwo! Und ihr, ihr stillen Nächte,

In denen Friede nur und Ahnung rauschen,
Euch konnt' ich meine Liebe anvertraun:
Ihr breitet Schweigen auf die dunkle Welt
Und öffnet euch dem Laut des schwachen Herzens,
Getreue Hüter seines innern Lebens!

(Laut).

Du träumtest schwer: Mein guter Knabe sprich:
Welch' Bild der Phantasie hat Dich beängstigt?

Admirante.

Was ich gesehn, war nicht beängstigend!
Ein holdes Frauenbild war mir erschienen —

(Verlegen).

Doch ob ich's früher schon geschaut im Leben,
Das konnt' ich in dem Traume nicht erkennen.

Posa, (für sich).

Sein zarter Sinn befürchtet mich zu kränken.

Admirante, (fortfahrend).

Im Innern trieb mich wunderbare Kraft,
Der ich zu widerstehen nicht vermocht,
Zu der Erscheinung Himmelsglanze hin —
Ein süßer Zauber war's, der mich durchdrang,
Ein Vorgenuß von hoher Seligkeit;
In Lust und Liebe wähnt ich zu versinken —

(Zögernd).

Da trat ein Unbekannter zwischen uns —
Und wollte mir das schöne Bild entreißen;
Allein ein Engel ließ sich mild hernieder

Und winkte mir zu der Ersehnten hin —
Ich breitete die Arme trunken aus —
Da war's, als Euer Rufen mich erweckte.

Posa (bedeutend).

Sonst wärst Du ohne die Dazwischenkunft
Von mir, wohl mit dem Bild vereinigt worden?

Admirante (verlegen).

Ich weiß es nicht, mein Herr, doch schien mir's so.

Posa.

Vielleicht besucht der Engel Dich einst wieder,
Und ich bin fern und störe nicht Dein Glück!
Jetzt, Admirante, höre meinen Auftrag
Und führ' ihn aus mit jenem treuen Eifer,
Der meinem Herzen Dich so theuer macht.

Admirante (feurig).

Und gält's das Höchste — meines Lebens Glück,
Euch, Herr, wird jedes Opfer gern gebracht!
Könnt' ich es je vergessen, wie Ihr einst
In jenem Walde bei Valencia Euch
Des armen kleinen Findlings mild erbarmt?
Wie Ihr mich gegen Euren harten Oheim,
Der mich im Schlosse nimmer dulden wollte,
Ihr selbst, ein Knabe noch, in Schutz genommen?
Wie Ihr mit milder Lehre mich erzogen,
Und als ein Bruder gegen mich gewesen! —
Mein guter Herr, was Ihr an mir gethan,
Das kann mein Blut, mein Leben nur vergelten.

Posa, (gerührt).

Bewahr das treue Blut im treuen Herzen,
Das Leben spare frohen Tagen auf!
Und merke wohl: die Opfer, die Du bringst,
Die Dich wohl manchen Seufzer kosten könnten,
Sie tragen einstens ihre goldne Frucht.
Doch jetzt zu meinem Auftrag, Admirante:
Du kennst Donna Isaura, meiner Sehnsucht
Geliebten Gegenstand?

Admirante.

Ich kenne sie.

(Bei Seite).

O, süße Rose mit dem Dornengürtel!

Posa.

Auch weißt Du, wie an jedem schönen Morgen
Die Königin in diesen Gängen wandelt,
Und mit den edlen Frauen ihres Hofs
Zum nahgelegnen Weiher sich begibt,
Um dort aus ihren zartgeformten Händen
Den glänzenden Bewohnern jenes Wassers,
Den Schwänen, ihre Nahrung darzureichen.

Admirante.

So ist's.

Posa.

Wenn sie nun hier vorübergeht,
Begleitet von den Damen, unter denen
Isaura, eine holde Blüthe, strahlt:

So mühe Dich, den Augenblick zu wahren,
Wo Du der Donna unbemerkt dies Briefchen,
Auf gleiche Art wie sonst, zu Händen bringst.

Admirante.

Ich übergeb' es treu, verlaßt Euch drauf!

Posa.

Du mußt mit Vorsicht Deine Schritte leiten
Und, ohne nur den Schein von einer Absicht
Zu zeigen, die hieher gelenkt Dich hätte,
In den Gebüschen hin und wieder lauschen,
Bis Du den günstigen Moment erspäht.
Kannst Du der Donna Dich bemerkbar machen —
Ihr nur allein — so ist das desto besser;
Dann bleibt sie wohl, die freundlich mir gewogen,
Vom großen Schwarm zurück, um Deiner Bothschaft
Ein willig Ohr zu leihn.

Admirante.

Mein theurer Herr!
Bin ich auch nicht geübt in solcher Kunst,
So soll die Liebe, die mich Euch verpflichtet,
Gern den gelehrgen Schüler in mir finden.

Posa.

Hast Du das Briefchen glücklich übergeben,
So folg' von fern der Donna heimlich nach
Und achte scharf darauf: ob sie den Inhalt
Auch ihrer Königlichen Freundin zeigt,
Nach jener Sitte, die vom Fränkschen Hofe

Mit Isabellen zu uns überkommen,
Und Galantrien zum schönen Gegenstand
Geselliger Mittheilung macht.

Admirante.

Ich werde
In Allem pünktlich Euer Wort befolgen.

Posa.

Ich lasse Dich und bau' auf Deine Treue.
Sey heiter Admirante! Glänzend leuchtet
Dein Glücksstern, ohne daß es Dir bewußt.
Du wähnst: es sey der meine. Glaub' es nicht!
Dich blendet nur ein trügerisches Licht.
Ist einst Dein Glaube licht geworden, dann
Ist's auch Dein Stern, das Nebelbild zerrann,
Und aus den Wolken, die hinweggeflogen,
Ist süßer Frieden in Dein Herz gezogen.

(Ab).

Zweiter Auftritt.

Admirante, (allein).

So kann die Brust sich endlich frei entladen,
Von dem beengten Herzen flieht der Zwang!
Das stille Leiden, das im Innern wohnt,
Sucht in dem Laut der Rede sanften Trost.
Warum ist aus dem Frühling meiner Jugend
Die Schaar der reinen Freuden weggezogen?
Sie schlummern in der fernen Kinderzeit,

Wo mir so mild die Sonne noch gelächelt,
Wo mir der Blumen buntes Farbenspiel,
Ihr süßer Duft den Lebenspfad erheitert;
Wo mich der Vögel Sang in dem Gezweige
Mit munterm Klang zu reinem Frohsinn rief.
O, damals kannt' ich nicht die hohe Macht,
Die unsre Freuden, unsern Kummer schafft!
Sie hat sich in mein Leben eingedrängt,
Doch ohne das Geleite ihrer Wonnen,
Sie hat den Gram als Boten mir gesandt,
Daß er den Keim zu jeder Lust ertödte.
Mir lächelt nicht die milde Sonne mehr,
Das Farbenspiel der Blumen ist verschwunden,
Ihr Duft dahin, verstummt der Vögel Sang,
Kein Ruf ertönt, zur Freude mich zu laden,
Und nur das eine Ziel bleibt meinem Leben:
Daß ich ihr diene, der ich mich geweiht,
Mag dieses arme Herz auch drüber brechen!

(Ab).

Dritter Auftritt.

Posa mit Bassompierre zurückkommend.

Posa.

Was sagt Ihr, Bassompierre, kaum kann ich's glauben.

Bassompierre.

Verlaßt Euch drauf; er starb in dieser Nacht.

Posa.

Don Carlos, unser Infant?

Bassompierre.

Ja, so ist's.

(Spöttisch).

Vom Schlag ward er gerührt. Wohl mag's für ihn
Ein harter Schlag gewesen seyn! Der Tod
Wird selten als willkommner Gast gesehn,
Und jeder fürchtet seinen bittern Kelch;
Doch schrecklicher erscheint er, wenn Natur
Und Jugend in des Widerstrebens Krampf
Gezwungen sind, sich unter ihm zu beugen.

Posa.

Wie soll ich Eure dunkle Rede deuten?
Der Tod des Prinzen — war er nicht natürlich?

Bassompierre.

Was ist natürlich, und was ist es nicht?
Das Thier des Waldes frißt die eignen Jungen,
Der Himmel selbst zerstört oft seine Werke:
Das Alles ist im Laufe der Natur.
Drum kann ich Euch für jeden Fall versichern:
Der Prinz starb so natürlich, als nur möglich.

Posa.

Ihr wollt mir nicht bestimmte Antwort geben
Und durch Sophisterein mich irre leiten.

Bassompierre, (fortfahrend).

Auch war der Prinz auf den Besuch bereitet,

Denn man erzählt: er habe nach der Weise
Vornehmer Gäste sich anmelden lassen.

Posa.

Ihr sprecht in Räthseln!

Bassompierre.

Kennt Ihr nicht den Mönch,
Den ganz Madrid den Todesboten nennt?

Posa.

Donato, der mit seinem düstern Gruße,
Memento mori, einem Jeden naht?
Von dem man sagt, er habe Manchem schon
Den frühen oder späten Augenblick,
Wo ihn ein schneller Tod hinweggerafft,
Nach höhrer Eingebung voraus verkündigt?

Bassompierre.

Nach höhrer Eingebung? Das will ich glauben;
(Zum Himmel deutend).
Doch nach der höchsten, glaub' ich nimmermehr.
Genug: der Pater war noch gestern Abends
Bei dem Infant und hat ihm prophezeit:
Er werde noch im Laufe dieser Nacht
Das Zeitliche mit Ewigem verwechseln,
Und möge mit den heilgen Sacramenten
Und mit dem Trost der Kirche sich versehn,
Auf daß er nicht in seinen Sünden sterbe;
Allein Don Carlos wollte nichts vom Sterben,
Nichts von dem heilgen Trost der Kirche wissen

Und disputirte mit dem frommen Pater,
Und noch zwei andern geistlichen Gehülfen
Bis nah' an Mitternacht — da plötzlich traten
Vier maurerische Sklaven in sein Zimmer —

Posa, (hastig).

Und da —

Bassompierre, (kalt).

Nun da traf ihn der Schlag!

Posa.

Der Schlag?
Ein ganz gewöhnlicher, gemeiner Schlag?

Bassompierre.

Vielleicht ist's eine Schlinge auch zu nennen,
Die ihm der Tod gelegt. Doch warum soll
Ich Euch verschweigen, was in allen Winkeln
Der königlichen Burg geschwätzger Pagen
Geheimniß ist. Der Infant Carlos starb
Nicht auf gewohntem Wege der Natur,
Er ward erdrosselt auf Befehl Don Philipps.

Posa.

Der Vater mordete den eignen Sohn?

Bassompierre.

Weil er dem Vater nach dem Leben stand.

Posa.

Unseliges Geschlecht, das voller Selbstsucht
Im blutbegiergen Wahn sich selbst vertilgt.

Bassompierre.

Der Infant hat den König nie geliebt.
Von ungezähmter Herrschsucht, bösem Sinn,
Und sündlicher Begierde nur geleitet,
Verschmähte er gewissenlos kein Mittel,
Den ihm verhaßten Vater zu betrüben.

Posa.

So schildert ihn der Ruf und wer ihn kennt.
Ich sah ihn selten nur an Gallatagen
Und habe seine Nähe stets gescheut.

Bassompierre.

Ein gifterfüllter Becher war der Haß
Des Prinzen gegen den, der ihn gezeugt;
Und stets bereit, den Becher zu kredenzen,
Häuft Carlos tödtlich Unheil in ihm an,
Bis jede Rücksicht ihn verlies, seitdem
Der König ihm die längst bestimmte Braut,
Weil sie dem alten Herren selbst gefiel,
Wegkaperte. Die Tochter meines Königs,
Die Isabella hier vom Frieden heißt,
Da sie den Frieden beider Reiche knüpfte,
Ward nun, statt Gattin, dem Infanten Mutter.
Er aber, um am Alten sich zu rächen,
Macht' eifrig ihr den Hof —

Posa, (schnell einfallend).

Und Isabella?

Bassompierre.

Am niedern Kraut allein vermag der Wurm
Im eitlen Dünkel sich empor zu winden,
Der Eiche Gipfel bleibt ihm unerreichbar.
Verachtung fand die lasterhafte Flamme
Des Prinzen bei der engelreinen Mutter.

Posa, (bei Seite).

Ich athme wieder frei!

Bassompierre.

Ein neuer Anschlag,
Vom Prinzen gegen seines Vaters Leben
Geschmiedet, wurde gestern erst entdeckt.
Da meinte dann Don Philipp, der das Leben
Ein wenig liebt: um solchem bösen Plane
Für immer das Gelingen zu vereiteln,
Sey's wohl am Sichersten, den Planenschmidt
Mit seinen eignen Waffen zu bekämpfen
Und so das Handwerk ewig ihm zu legen.

Posa.

Und keine Stimme rief in seinem Herzen:
Es ist dein Sohn, es ist dein Einziger,
Zeig' Milde ihm, auf daß er Liebe zeige?

Bassompierre.

Ein alt Princip der Könige besagt:
Was du gegeben, kannst du wieder nehmen.
Er gab das Leben ihm, drum nahm er's auch.

Lebt wohl! Ich gehe jetzt der Königin
Den Trauerfall, doch nicht den Mord, zu melden.

Posa.

Noch Eins! War nicht die Eifersucht des Königs,
Von dem Infant erregt, vielleicht der Grund,
Der diese Schreckensthat herbeigeführt?

Bassompierre.

Das war der schwarze Punkt, der auf das Leben
Des Prinzen seine dunkeln Schatten warf.
Wer einmal Philipps Eifersucht gereizt,
Den wird der Todesbote bald begrüßen!

(Ab).

Vierter Auftritt.

Posa, (allein).

Wer Einmal Philipps Eifersucht gereizt,
Den wird der Todesbote bald begrüßen!
War das die Stimme meines guten Engels,
Der warnend diese Worte zu mir sprach?
War es die Deutung für der Zukunft Tage,
Die sich in diesem Spruche mir entschleiert,
Die mir vielleicht im Tode des Infanten
Den Spiegel zeigt des künftigen Geschicks?
Mag diese Ahnung in Erfüllung gehn,
Mag die im Herzen tief versteckte Liebe
Ihr irdisch Ziel im Schoos des Grabes finden,
Ich zittre nicht, ich fürchte nicht den Ausgang!

Berechnet nicht für diesen Nebelflecken,
Auf dem das Leben uns gefangen hält,
Ist das Gefühl, das meine Brust begeistert;
Hier blühen meiner Liebe keine Rosen,
Allein, wenn diese Erdenfessel sinkt,
Das Licht uns durch gesprengte Särge winkt,
Wenn Sonnen fallen, Sterne untergehn,
Dann wird das Glück der Liebe auferstehn.

(Ab).

Fünfter Auftritt.

Isabella, Donna Catherina de Velasco, Donna Isaura, Hofdamen, Bassompierre, Fuentes; letzterer in Trauer.

Isabella.

Ich dank' Euch, Bassompierre, für Euren Eifer,

(zu Fuentes).

Ihr seht, Graf Fuentes, schon kamt Ihr zu spät,
Von Seiten meines königlichen Herrn
Den Tod des Prinzen Carlos anzuzeigen.
Doch starb er wahrlich plötzlich — der Infant!

Fuentes.

Wie ich schon Euer Majestät zu sagen
Die Ehre hatte: schnell und schmerzlos ging
Don Carlos in die Ewigkeit hinüber.
Es war ein Augenblick vielleicht der Angst,
Dann war's vorbei und alles Leben fort.

Bassompierre.

Ihr sprecht, als hättet Ihr dabei gestanden!

Fuentes, (verlegen).

Das nicht; allein es wurde das Ereigniß
So lebhaft mir geschildert und so deutlich
In allen seinen Theilen mir gemacht,
Daß es mir scheint — ich wär dabei gewesen.
Auch weiß man wohl, wie es in solchem Fall,
Beim Schlagfluß mein' ich, her zu gehen pflegt.

Bassompierre.

O ja, Herr Graf! Ich glaub' auf Euer Wort:
Ihr wißt, was sich in solchem Fall begibt.

Isabella.

Es hat der Prinz sich niemals so betragen,
Daß ich ihn achten oder lieben können,
Und wenn mich gleich der Wille meines Vaters
Ihm früher als Gemalin zugesagt,
So hab' ich, da ich kennen ihn gelernt,
Der Vorsehung gedankt, die es dahin
Nicht kommen ließ. Allein sein früher Tod,
Der in der Jahre Blüthenzeit ihn trifft,
Erregt mein Mitleid und er wird von mir
Betrauert werden, wie von Wenigen
An diesem Hof.

Fuentes.

Von Seiner Majestät,

Dem Könige, ward aus geheimen Gründen
Die festgesetzte Trauerzeit beschränkt.

Isabella.

Das ist doch seltsam!

Donna Catherina.

Nicht geziemt's zu klügeln,
Wo unser Herr befiehlt.

Isabella, (mit Würde).

Gedenket dessen,
Was Euch geziemt! Verletzt die Achtung nicht,
Die Eure Königin verlangen darf.

(Zu Fuentes).

Habt Ihr noch sonst mir etwas auszurichten?

Fuentes.

Der König wünscht, es mög' Eur' Majestät
Gefallen, noch an diesem Vormittag
Zur Residenz zurück zu kehren.

Isabella.

Gern
Werd' ich mich seinem Willen unterwerfen.

Fuentes.

Heut Abends soll die Leiche des Infanten
Zur königlichen Gruft ins Escurial
Geleitet werden, und auf daß nun nicht
Der düstre Zug Eur' Majestät begegne,
Ward es also vom Könige geordnet.

Isabella, (verwundert).

Schon heute wird der Prinz zur Gruft bestattet?
Fast kann ich mein Erstaunen nicht verbergen,
Daß so mit einem Mal der Dinge Ordnung
Aus altem, hergebrachten Gleise tritt;
In diesem Lande, wo die Etikette
Zur Gottheit wird, die über Alles herrscht,
Wo jede Stimme des Gefühls hinab
In's stille Grab der eignen Brust muß steigen,
Verhöhnt vom kalten Ton der Convenienz,
Gleicht solch Ereigniß einem Wunderwerke.

Bassompierre.

Hat Eure Majestät vielleicht nach Frankreich
Mir irgend einen Auftrag zu ertheilen?
Ich sende noch vor Nacht Couriere ab!

Isabella.

Grüßt mir die theuern Anverwandten. Meldet
Daß ich mich wohl —

(Mit unterdrücktem Seufzen).

recht wohl befänd. Sie möchten
Mir ihre fernre Liebe nur erhalten!

(Sie verneigt sich gegen Bassompierre und Fuentes; diese Beiden ab).

Sechster Auftritt.

Die Vorigen ohne Bassompierre und Fuentes.

Donna Catherina.

Gefällt's Eur' Majestät, daß ich zur Reise
Sogleich die nöthigen Befehle gebe?

Isabella.

Ihr seyd sehr eilig, Donna de Velasco.

Donna Catherina.

Das ist im Dienst des Königs meine Pflicht.

Isabella.

Thut was Euch gut dünkt. Doch muß ich die Bitte
Euch wiederholen, mir nicht allzuoft
In Euch die Oberhofmeistrin zu zeigen.
An meines Vaters Hofe meistert uns
Der Sinn des Schicklichen im eignen Innern
Und diese Stimme die den Anstand regelt,
Ist dort die einzige, die sich erhebt.
Laßt mich die Freundin in Euch sehn und gern
Will ich im nöthgen Fall Euch dann berathen.

Donna Catherina.

Schon seit Jahrhunderten besteht bei uns
In Spanien ein Gesetz, das meinem Amte
Das Recht ertheilet, selbst den Königinnen
Die Etikette dieses Hofs zu deuten.
Hab' ich gefehlt, so ist's nicht meine Schuld,
In meinem Amt liegt die Verantwortung.

Allein mich Freundin Eurer Majestät
Zu nennen — nimmer hätt' ich solche Kühnheit:
Für Freundschaft steht die Königin zu hoch!

(Ab in Begleitung einer Hofdame).

Siebenter Auftritt.

Die Vorigen, ohne Donna Catherina.

Die Königin gibt den Hofdamen ein Zeichen sich in den Hintergrund zu ziehn; Isauren winkt sie zu bleiben. Man sieht während dieser Szene die Damen hin und her wandeln, auch zeigt sich Admirante zum Oeftern verstohlen.

Isabella zu Isaura.

Sprich! Mädchen, ist es wahr, daß Königinnen
Noch höher stehn, als jene Himmlische,
Die ihre Priestrin mir in Dir gesandt
Und unsre Herzen aneinanderknüpft?

Isaura.

Wenn das wär, meine theure Königin,
Wie könnte sie das schöne Band vereinen,
Das von der Himmlischen so zart gewebt?
Die Freundschaft neiget sich zu jeder Seele,
Die willig ihrem Zauberhauch sich öffnet.

Isabella.

Wie Donna de Velasco stets doch strebt,
Mich mit den reinsten Freuden zu entzwein!
Ich weiß, sie birgt im Innern bittern Groll,
Weil ich an diesen Hof gekommen bin,

Den sie durch ihren Einfluß sonst beherrscht;
Weil ich den königlichen Sinn bewahre
Und meine Schritte nach mir selber regle,
So daß ihr Wort an mir verloren geht.

Isaura.

Sie ward erzogen in der strengen Sitte,
Die Convenienz in Spanien aufgestellt;
Sie hat ihr Leben nur darauf verwendet,
Sich in die hergebrachte Form zu fügen.
Drum wird's ihr schwer, sich deren zu entwöhnen.

Isabella.

Ja, leider hat das Leben hier nur Formen!
Die Aussenseite glänzt, allein der Kern
Ist schwarz in dieser trügerischen Hülle.

Isaura.

Auch hat Donna Velasco oft Gehör
Beim Könige —

Isabella.

Das ist es, was mich kränkt:
Daß König Philipp nicht der Gattin traut,
Die fleckenlos vom Hof der Lilien
Gekommen, wie die reine Blume selbst.
Daß er mich mit Spionen rings umstellt,
Die kleinsten meiner Schritte zu belauern —

Isaura, (feurig).

Was meine Königin für recht befunden,
Darf sich nicht scheuen vor dem Licht des Tages!

Isabella.

Mein Leben lieget Jedem offen da,
Ein Buch für Alle, die's verstehn zu lesen.
Ich kam hieher aus Frankreichs großer Hauptstadt,
Wo sich die Freuden im Geräusch verdrängen,
Wo sich die Sitte mit dem Scherz verbindet,
Und Frohsinn auch den Königstöchtern naht;
Die Eltern ließ ich, Alle die mich liebten
Und riß mein blutend Herz von ihnen los,
Damit ich, eine Geißel für den Frieden,
Die Hand dem spanschen Königssohne reiche.
Ich kam hieher und fand ein Ungeheuer,
Dem ich den Blüthengarten meiner Freuden,
Mein Herz und meine Zukunft opfern sollte.
Don Carlos war an Geist und Herz verderbt,
Ein Frevler gegen Gott und gegen Menschen,
Und ich unwiderruflich ihm bestimmt.
Da hab' ich oft die Hände wund gerungen
In stiller Nacht und zu dem Herrn gebetet:
Er möge meines Lebens Fackel löschen.

Isaura.

O, wie bedaur' ich Euch!

Isabella.

Und keine Freundin
Stand damals liebevoll zu meiner Seite,
Die meines Grames Uebermaaß getheilt.
Ich schrieb an meine königlichen Eltern

Und netzte diesen Brief mit heißen Thränen,
Ich schrieb: daß mir der Tod willkommner sey,
Als die Verbindung mit dem Infant, daß
Mein Herz darüber brechen würde — und
Was sonst noch Rührendes der Geist erdenkt.
Die Antwort war: ich müste mich drein fügen,
Dem Prinzen oder selbst dem Könige
Die Hand vor dem Altare hinzugeben;
Die Ruhe beider Reiche heisch' es so.
Den Infant mußt' ich allzu tief verachten —

(Bitter).

So ward' ich Königin von Spanien!

Isaura.

Und mit Euch kam der Segen in das Land,
Den Ihr in reichen Gaben ausgespendet,
Dem Armen öffnet Ihr des Wohlthuns Quell,
Dem Leidenden gebt Ihr der Rede Trost,
Und manches Opfer, schon dem Tod geweiht,
Dankt betend Euch das neue Licht des Tages.

Isabella.

Wie mir der Geist gebot, hab' ich gethan
Und setze keinen Werth in solches Wirken!
Ich blickt' umher: ob nicht an diesem Hofe
Ein Herz zu finden wäre, das dem meinem
Mit Lieb' und mit Vertraun entgegen käme;
Da fand ich Dich! Du wurdest meine Freundin,

Du bliebst in jeder Lage mir bewährt
Und hast den Muth, die Königin zu lieben.

Isaura.

Wie hätt' ich die Gewalt, es nicht zu thun?
Mich treibt der Drang des Herzens zu Euch hin.

Isabella, (sie küßend).

Ich weiß es! Darum lieb' ich Dich so sehr.
Komm! Setze Dich zu mir in jene Laube,
Die uns zum holden Rosendache wird;
Dort sollst Du beichten, Mädchen! Sollst mir dort
Von Deiner Liebe stillem Gang erzählen.

Isaura, (verlegen).

O, meine Königin —

Isabella.

Du bist verlegen!
Komm unter jenen Blumenhimmel! Dort
Ist's traulicher und leichter können wir,
Von Niemanden beachtet, jenen Druck,
Den äußres Leben auferlegt, vergessen.

(Sie setzen sich in die Laube).

Nun sprich! Empfängst Du immer noch Gedichte,
In denen sich der Liebe Deutung zeigt?

Isaura.

Was ich in dieser Art bis jetzt erhielt,
Das hab' ich, meine königliche Freundin,
Euch stets vertraut.

Isabella.

Und doch beharrst Du drauf,
Den Namen dessen, der sie Dir gesendet,
Der in Dein junges Herz den Weg gefunden,
Mir zu verschweigen?

Isaura, (verlegen).

Weil ich immer noch
Die Liebe, die vielleicht mir ward geweiht,
Nur ahnen kann.

Isabella, (lächelnd).

Solch' Ahnung wird gar bald
Zum festen Glauben für ein liebend Herz.

Isaura.

Auch bin ich wohl geneigt, daran zu glauben.
Die Verse, die bald hier, bald dort ich finde,
Die auch sein Page mir schon zugesteckt,
Sie sprechen Liebe klar und deutlich aus.
Zwar bin ich nicht genannt; es wird in Bildern
Der heißen Neigung Gegenstand bezeichnet,
Allein mir werden sie doch zugesendet;
Und darum, denk' ich, müssen sie mir gelten.

Isabella.

So spricht Dein Geist und willig lauscht das Herz.

Isaura.

Und wo ich meine Schritte nur hin wende,
Find' ich den Marquis auch.

Isabella.

Ein Marquis also?

Isaura, (mit niedergeschlagenem Blicke).

Marquis von Posa.

Isabella, (mit einigem Erstaunen).

Wie, Marquis von Posa?

Isaura, (schüchtern).

Er ist's. Misbilligt meine Königin —

Isabella.

Wie könnt ich das? Der Marquis ist die Zierde
Der jungen Ritterschaft an diesem Hof.
Zum Liebling hat der Muth ihn auserkoren
Und jede Tugend schmücket seinen Geist.
Die schönste Perle ward von Dir gewonnen,
Die Liebe still in ihrem Schatz bewahrt.

Isaura.

O, wie erfreut mich's, daß Euch meine Wahl
Gefällt, daß sie vor Euerm Blick besteht.
Jetzt trau' ich erst des eignen Herzens Stimme.

Isabella.

Wär ich nicht Königin und nicht vermält,
Ich könnte wohl beneidenswerth dich nennen.

(Seufzend).

Du Glückliche! Dir ward's erlaubt zu lieben,
Du darfst den Kelch der höchsten Freuden leeren,
Du brauchst Dein Herz nicht in das Joch zu beugen,

Nicht Deine Wünsche fremdem Wohl zu opfern.

(Bitter).

Der Königstochter ward es nicht so gut!

Achter Auftritt.

Die Vorigen, Donna Catherina de Velasco, die Hofdamen kommen vor.

Donna Catherina.

Nach dem Befehle Eurer Majestät,
Hab' ich bereits die Anordnung getroffen,
Daß wir in einer Stunde reisen können.

Isabella.

Ich dank Euch, doch will ich zuvor noch einmal
Die klaren Kinder jenes Wassers grüßen.
Will jede Stelle, die mir theuer ist,
In diesem Haine noch einmal betrachten,
Will Abschied nehmen von dem freien Leben,
Das auf dem Lande seine Wohnung hat;
Damit mich die Erinnerung erheitre
An dieser Zeit verflogne Lieblichkeit,
Wenn uns die finstre Residenz umschließt.

(Ab mit den Hofdamen. Isaura will in Nachdenken versunken folgen).

Neunter Auftritt.

Isaura; Admirante kommt schnell vor.

Admirante.

Donna Isaura —

Isaura, (umkehrend).

Du bist's, Admirante!

Was willst Du —

Admirante.

Dieser Brief von meinem Herrn —

Isaura.

Gib schnell!

(Sie verbirgt den Brief im Busen).

Admirante.

Ein Augenblick —

Isaura.

Ich kann nicht weilen,

Die Königin harrt mein. Grüß Deinen Herrn!

(Ab).

Zehnter Auftritt.

Admirante, (allein).

Da schwebt sie hin in ihrem Schönheitsglanze,
Mit tausend Blüthenreizen ausgeschmückt,
Die nur des schönern Herzens Hülle sind.
Und dieses Herz — mir schlägt es nicht — mir nicht!
O, Himmel! Einem andern ist's ergeben,
Und dieser Andre ist mein Herr, mein Freund!

Eilfter Auftritt.

Admirante, Posa.

Posa.

Sprachst Du die Donna?

Admirante.

Eure Sendung ist
In ihre Hände richtig überkommen;
So eben erst verließ sie mich.

Posa.

Und Du
Stehst müßig hier, ohneingedenk des Auftrags,
Den ich Dir ferner noch ertheilt?

Admirante.

Verzeiht!
Ich fliege, Euren Willen zu befolgen.

(Ab).

Zwölfter Auftritt.

Posa, (allein).

Es regen Zweifel sich im tiefsten Innern
Und rufen mir im Ton des Vorwurfs zu:
Hast Du das Recht, mit diesen jungen Herzen
Ein solch gefährlich Spiel zu unternehmen,
In dem sie Beide untergehen können?
Es sagt die Fabel von der Säule Memnons,
Daß sie bei'm Blick der Morgenröthe klinge:
So tönt auch von dem Strahl der ersten Liebe

Das unbewachte Herz; doch kann es leicht
Zerspringen, wenn ein Miston in den Laut
Der reinen Harmonieen sich verirrt.
Und kann ich diesem Knaben mich vertraun,
Der nicht die Phantasie vermag zu wahren,
Daß sie sein tief verborgenes Geheimnis
Nicht in der Träume Gaukelei verplaudre?
Ich darf es nicht! Beim Himmel, nein! Ich darf nicht.
Mein Daseyn ist es nicht, wofür ich fürchte.
Doch wird der Schleier leise nur gehoben,
Der meine Liebe deckt, so bahnt Verderben
Den Weg sich wohl zum schönsten aller Leben.

Dreizehnter Auftritt.

Der Vorige. Admirante, eilig.

Admirante, (außer Athem).

O, Herr, mein Herr —

Posa.

Was ist, Du bist verstört?

Admirante.

Die Königin —

Posa, (lebhaft).

Um Gott! was ist mit der?

Admirante.

Als sie so eben an dem Weiher stand
Und zu den Schwänen sich hernieder beugte,
Da glitt ihr Fuß, sie sank —

Posa, (in höchster Bewegung).

Ist sie gerettet?

Admirante.

Noch war sie's nicht, die Damen riefen Hülfe!

Posa, (feurig).

Ich will sie retten, will um diese Beute
Der Schlange Tod im grausen Kampfe trotzen!
Das ist kein Kampf um niedres Erdenleben,
Das ist ein Kampf um Himmelsseligkeit!
Allmächt'ger Herrscher, stärke meinen Arm
Zum Siege für die Angebetete,
Und, sinkt das Glück, umschlingt sie das Verderben,
So laß mich mit der Heißgeliebten sterben!

(Schnell ab.)

Vierzehnter Auftritt.

Admirante, (allein).

Ha! welcher Strahl in meines Lebens Nacht!
Sie wird von ihm geliebt und nicht Isaura.
Da glänzt auf's Neu die Himmelssonne nieder
Und alle holde Blüthen duften wieder!

(Dem Marquis schnell nach.)

Ende des ersten Aufzugs.

Zweiter Aufzug.

Zimmer im Pallaste zu Madrid.

Erster Auftritt.

Der König. Vor ihm in ehrerbietiger Stellung Don Juan von Austrien, Herzog von Infantado, Graf Fuentes und andere Granden, sämmtlich in Trauer.

Der König.

Ihr Stützen meines Thrones und Vasallen!
Der Schlag, den unerwartet das Geschick
Im Tod des einzgen Sohnes mir gesandt,
Dröhnt im tief Innersten der Seele nach
Und will die schwarzen Wolken seiner Trauer
Auf jeden stillen Keim des Frohsinns legen.
Wie schwer ist nicht das Loos der Könige,
Daß sie auf einer Stufe stehn, zu welcher
Der Gram nicht wagen darf empor zu steigen!
Denn gäben sie dem eignen Leid sich hin,
So dürften sie der Sorge leicht vergessen,
Auf die Millionen voll Vertrauen hoffen.
Zwar könnt ich wohl bemerken, daß der Infant
Mich nie geehrt, wie's einem Sohn gebührt,

Daß er die spitzen Pfeile seiner Bosheit
Auf meines Lebens Freuden abgeschossen,
Daß er mir nach dem Leben selbst gestrebt;
Allein der Tod löscht diese Flecken aus:
Der Christ verzeiht, der Vater beugt das Haupt
Dem ewigen Verhängniß, das die Pflicht,
Die schwere Pflicht ihm grausam auferlegt,
Den eignen Schmerz sich selber zu verbergen!

Don Juan von Austrien.

Mög Euer Majestät sich überzeugen,
Daß der gesammte Hof, wie ganz Madrid,
An solcher Trauer gleichen Antheil nimmt.

Herzog von Infantado.

Die Stände von Asturien ehren gern
Den Schmerz des Vaters auch im Könige;
Doch glauben sie, daß, wenn ein neuer Erbe
Dem Reich ersteh', wie solche Hoffnung blüht,
Des Prinzen Tod nicht zu beklagen sey.

Der König.

Ehrt Ihr auf solche Art den Schmerz des Vaters?

Herzog von Infantado.

Die Ehrerbietung, so die Majestät
Der königlichen Würde von uns heischt,
Hat die Gesinnung selbst uns eingeflößt.
Der Infant Carlos ist nicht mehr; sein Name
Lebt nur in dem Gedächtnisse noch fort
Und mit dem Namen die Erinnerung

An seinen Geist, an seinen Lebenswandel.
Er hat nicht Sitt' noch Religion geachtet,
Er soldete Banditen, um die Zwecke
Der ungemeßnen Ehrsucht zu erreichen;
Und selbst des königlichen Vaters Haupt,
Das heilige gesalbte, war nicht sicher —
Wie Euer Majestät schon selbst bemerkt —
Vor dem verruchten Anschlag seiner Bosheit.
Was hatte Spanien von ihm zu hoffen,
Was alles hatt' es nicht von ihm zu fürchten?

Der König.

O, daß ihr nur zu wahr, zu treu geschildert!
Daß sich der Vater nothgedrungen sieht,
Dem Reiche Glück zum Tod des Sohns zu wünschen.
Dies Land, das Lieblingskind der Mutterkirche,
Von ihr mit überreicher Huld beschenkt,
Hab ich dem heilgen Glauben fest verbündet,
Der nur allein auf Erden selig macht.
Kein Ketzer tritt auf den geweihten Boden,
Er wird vom Arm der Kirche schnell erreicht,
Damit die Pest, die er im Innern trägt,
Des Reichs beglückte Fluren nicht vergifte;
Der Körper fällt in Asche, doch den Geist
Läutr' ich im Feuer, werbe gläubig so
Dem Himmel Seelen. Und ich mußte sehn,
Wie sich der eigne Sohn, des Thrones Erbe,
Zum unheilschwangern Glauben hat gewandt;

Ich durfte ahnen, wie einst Spanien,
Von diesem Geist beherrschet, sinken werde,
Und doch hielt Vaterliebe mich gefangen!
Da hat denn Gott unläugbar selbst gerichtet
Und ihm ein frühes Lebensziel gesteckt.

Herzog von Infantado.

Hat der Allmächtige auf solche Weise
Dem Königreiche gnädig sich erwiesen,
So wird er ferner sich also bewähren
In der Erhaltung Eurer Majestät!

Don Juan von Austrien.

So spricht der allgemeine Wunsch des Volks.

Der König.

Den Ständen und dem Volke bin ich dankbar,
Daß sie am Trauerfalle Theil genommen
Und mich in ihren Wunsch mit eingeschlossen.
Ich bleib' Euch wohl geneigt. Ihr seyd entlassen!

(Alle entfernen sich).

Graf Fuentes!

(Fuentes kehrt zurück).

Zweiter Auftritt.

Der König. Graf Fuentes.

Fuentes.

Euer Majestät?

Der König.

Wie nahm

Die Königin die Nachricht von dem Tode
Des Prinzen auf?

Fuentes.

Mit sichtlicher Bestürzung;
Ob Herr von Bassompierre gleich der Müh
Sich unterzogen, früher schon Bericht
Von dem Ereigniß ihr zu hinterbringen.

Der König.

Ein sonderbarer Eifer leitet ihn!

Fuentes.

Auch äußerte sich Ihre Majestät
Dahin: es werde der Infant von ihr
Betrauert werden, wie von Wenigen
An diesem Hofe. Schade sey es doch
Um seine Jugendblüthe!

Der König.

Schade wahrlich
Um die vom Wurm schon längst zernagte Blüthe!
Die Königin kommt heute noch zurück?

Fuentes.

Bei meinem Abgang aus dem Escurial
War alles schon bereitet zu der Reise.

Der König.

Ihr meldet ihre Ankunft mir sogleich!

(Näher zu ihm hin tretend).

Graf Fuentes, stets hab ich den treuen Diener
In Euch erkannt, hab Euch bewährt gefunden

In Fällen, wo das Innre sich entschleiert,
Wo vor dem Könige das nackte Wesen
Des Menschen ohne Heuchlerlarve steht.
Was die vergangne Nacht in ihrer Hülle
Verbirgt, es trete nie zum Licht des Tags!
Ihr seyd mir gut, Ihr werdet kein Verräther,
Allein wer bürget mir für jene Sklaven,
Die meines Willens blindes Werkzeug waren?
Drum traget Sorge, daß sie aus dem Reiche
Der Lebenden verschwinden, daß die Spur
Der That kein Sterblicher erspähen möge!

Fuentes.

Ich habe diese Vorsicht schon beachtet;
Sie folgten ihrem Opfer auf der Bahn
Des Todes wenige Minuten später
Und niemand weiß, wie das Geschick sie traf.

Dee König.

Ihr seyd ein treuer, seyd ein weiser Mann.
Auch sollen Euch die Zeichen meiner Gnade
Bald öffentlich vor allem Volke ehren.
Daß es nicht jetzt geschehe, will die Klugheit:
Der Argwohn könnte Raum zu grübeln finden.

Fuentes.

Ist Euer Majestät mit meinem Eifer
Zufrieden, so wird mir der schönste Lohn.

Der König.

Wer ist im Vorgemach?

Fuentes.

Pater Donato.

Der König.

Ich will ihn sprechen: sendet ihn herein!

(Fuentes ab).

Dritter Auftritt.

Der König, (allein).

Er soll von ihr betrauert werden, wie
Von Wenigen an diesem Hof! So sagte
Die Königin. Ward er von ihr vielleicht
Geliebt auch, wie von — ha! Ich darf nicht denken,
Daß Liebe dieser Trauer Mutter sey.
Und doch! Beklagt sie nicht auch seine Jugend,
Die Blüthe, die so früh — Was kümmert's mich:
Die Blüthe ist zerknickt und ich steh' fest,
Ein Fels zum Trotz der wilden Lebensstürme.
Ja! fest steh' ich, seitdem er nicht mehr ist,
Der mir nach Krone, Glück und Leben strebte.
Fest hab' ich mich gestellt durch eine That,
Die mehr verlangt, als bloße Menschengröße;
Denn mir allein nicht hab' ich ihn geschlachtet,
Dem Wohl des Staats hab' ich den Sohn geopfert!
Wer solchen Sieg schon über sich gewonnen,
Der spottet jeder Laune des Geschicks,

Das machtlos vor den ungeheuern Thaten,
Die es dem Menschen nimmer zugetraut,
Zusammenschrickt und still vorübergeht.

Vierter Auftritt.

Der König. Donato.

Donato.

Memento mori!

Der König, (zusammenfahrend).

Habt Ihr mich doch fast
Mit Euerm Gruße sonderbar erschüttert.

Donato.

Der Tod steht Jedem nah und wer ihn fürchtet,
Bebt bei dem Klange, wie vor böser Ahnung.

Der König.

Nun: das Orakel, welches durch Euch spricht,
Wird nicht vor Eurer Prophezeihung zittern!

Donato.

Es trägt der Mensch im Busen eine Stimme,
Die ihm Verkünderin des Schicksals wird,
Wenn er die Sprache zu entziffern weiß,
In der sie sich zu seinem Wesen wendet.
Ihr Hauch berühret zwei entfernte Pole,
Den lichten Pol des Lebens, wie den schwarzen
Des Todes. Wer nun mit Gewalt zum ersten
Sich drängt und vor dem schwarzen Pole schaudert,
Dem ruft die Stimme oft und unerwartet

Die Mahnung an die letzte Stunde zu,
Die ihm dann schrecklicher erscheinen wird,
Als dem, der unbedacht und leichten Sinns
Des Daseyns Blüthen pflückt, wo er sie findet,
Und froh in der Erinnrung des Genusses
Dem Rufe zu dem schwarzen Pole folgt.

Der König, (finster).

Spart Eure Lehren für den Pöbel auf!
Ich hab' Euch nicht verlangt, daß Ihr Sentenzen
Mir aus dem Schatzkästlein der Weltweisheit,
So Ihr gespart, auftischen mögt. Sagt mir:
Wie starb mein Sohn? Hat er die Sacramente
Der Kirche vor dem Ende noch empfahn?

Donato.

Er hat den Trost der Kirche ausgeschlagen
Und ging hinüber ohne Sacrament.

Der König, (unwillig).

Wie? Hab' ich etwa deshalb Euern Beistand
Zu diesem blutgen Werke aufgefodert,
Daß Ihr in seinen Sünden ihn ließt sterben?
Wißt Ihr den Nimbus, den Ihr von mir habt,
Der Euch zum Popanz für die Menge macht,
Nicht kräftger mit der klugen Kunst der Rede
Zu unterstützen? Ist es Euch nicht klar,
Wozu ich Euch gebrauche und warum?
Ihr sollt mir die, so ich für noth befunden,
Im Stillen aus dem Kreise der Lebendgen

Zu weisen, vorbereiten auf die Stunde;
Ihr sollt, da Euch der Ruf als den bezeichnet,
Der Manchem schon den nahen Tod verkündigt,
Den Geist des Menschen fest an den Gedanken
Des Sterbens binden, daß er sich bereite,
Versöhnung mit der Kirche aufzusuchen.
Denn, wenn ich es auch nicht als Sünde achte,
Den, der mir überlästig und gefährlich,
Zu schieben aus der Lücke, die er füllt,
So will ich doch die Seele nicht verderben.
Mir scheint, der Hochmuthsschwindel plage Euch!
Der Pöbel hält Euch heilig: doch erwägt,
Daß Ihr ein Sklav nur meines Willens seyd!

Donato.

Du irrst, Monarch! — Ich kannte längst die Gründe,
Die meine Sache zu der Deinen machen.
Doch noch Einmal, Du irrst, wenn Du geglaubt:
Der Stolz, die Leidenschaft der Thoren könnte
Mich locken, Deiner Staatsklugheit zu fröhnen.
Ein andrer Dämon leitet meine Schritte
Und schlug den Thron in meinem Innern auf.
Der Geist der Rache schwingt den schwarzen Szepter.

Der König.

Was soll das heißen, Mönch! Erklärt es mir.

Donato.

Auch ich war Vater! Ein geliebtes Weib
Gebar mir einen Sohn, ihr Ebenbild!

Der Mutter Tod bezahlte ihm das Daseyn.
Der Knabe war von gutem Naturel,
Doch zeigt' er früh schon ungemeßne Neigung,
Die ich vergebens zu bekämpfen strebte,
Das Leben andrer Länder zu erkunden.
Er floh aus meinem Haus. Ich stand allein,
So ganz allein von aller Welt verlassen,
Daß ich nur Trost im heilgen Schoos der Kirche
Und in dem Tod, um den ich täglich bat,
Zu finden hoffte. So nahm ich die Kutte
Und ehrte sie durch meinen stillen Wandel,
Der bei dem Volk in großes Ansehn kam.
Mein düstrer Gruß: sey eingedenk des Todes,
Nahm die Gemüther wunderbar in Anspruch.
Da wurd' ich einst um Mitternacht geweckt,
Ich sollte mich in Eile zu dem Kerker
Der heiligen Inquisition verfügen,
Um einen Sterbenden zu trösten, der
Nach langer Folterqual den Geist aufgäbe.
Ich fand den Sohn. Er war der Sterbende.
Im Ausland hatte er die giftge Natter
Der Ketzerei in seine Brust gelassen,
Und zu der alten Heimath mitgebracht.
Eh er den Boden von Madrid betreten,
Ward er ergriffen, und an Geist und Körper
Zum Ungeheuer fürchterlich verzerrt,
Fand ich ihn in dem letzten Todesröcheln.

Der König.

Und wart Ihr klein genug, um diesen Sohn,
Der ein Abtrünnger worden, gar zu weinen?

Donato, (stolz).

Nicht Könige allein sind stark und groß
Im Geist. Ich überwand den Augenblick;
Doch in mir auf stieg eine Bitterkeit,
Die mich zum Feinde der gesammten Menschheit
Und zum Gefährten Deiner Plane machte.
Drum bin ich nicht Dein Sklav, wie Du vermeint,
Denn Deine Staatskunst dienet meiner Rache.
Wer weiß, wenn Du am Lager Deines Sohns
Gestanden bei dem letzten Todeskrampfe,
Wo er in Jugenddrang und Lebenslust
Vergebens sich der Mörder wehrte, dann
Dir fluchend und verzweifelnd unterlag —
Wer weiß: ob da nicht eine stärkre Macht
Im Fieberfroste Dich geschüttelt hätte,
Und Deine Größe nicht geschwunden wäre!
Für mich war's ein Moment der höchsten Lust.

Der König.

Mönch, Du bist fürchterlich!

Donato.

Jetzt sind wir gleich!
Wir stehn auf einem Punkt, Monarch von Spanien:
Dein Sohn ist hin und auch der meine schlummert.

Dein Indien, Dein Gold ist leerer Schall,
Denn keine Reue kauft die That zurück.

Der König.

Vermeinest Du, den König könne Das,
Was er für recht, für nöthig anerkannt,
Und wär's des eignen Sohnes Tod gewesen,
Im Traume des Gewissens, ein Gespenst
Der schlummernden Vergangenheit, erschrecken?

Donato.

Es kann Momente geben, wo der Mensch
Die irdsche Schwäche fühlt —

Der König.

Die kenn' ich nicht!
Vor meinem Willen fällt das Irdische,
Des Mitleids Regung hab' ich längst bekämpft;
Ich lasse sie der niedrigen Natur.
Entfernet Euch, Ihr habt sehr kühn gesprochen,
Doch ich verzeih's. Bleibt meines Winks gewärtig!
Mir schwebet eine Ahnung düster vor,
Als könnt' ich Eurer wieder bald bedürfen.

(Donato ab).

Fünfter Auftritt.

Der König, (allein).

Den Wahnsinn selbst zu Zwecken zu benutzen,
Die der Verstand für nothwendig erkannt,
War ein Problem, so ich gelöst. Der Geist

Des Mönches dreht im Reich der Phantasie
Sich stets um einen Punkt im Kreis herum,
Und wer die Saite, die den Punkt berührt,
Zu spielen weiß, hat ihn für sich gewonnen.

Sechster Auftritt.

Der Vorige. Graf Fuentes.

Fuentes.

Im Augenblicke langt die Majestät
Der Königin in dem Pallaste an.

Der König.

Warum so spät?

Fuentes.

Ein Unfall hat die Reise
Verzögert. Donna de Velasco ist
Bereits im Vorgemach und bittet dringend
Um ein Gehör bei Eurer Majestät:
Sie habe wichtge Dinge zu entdecken!

Der König.

Führt sie sogleich herein! Es hat ihr Eifer
Wohl manchen guten Dienst mir schon geleistet.

(Fuentes ab).

Siebenter Auftritt.

Der König. Donna Catherina de Velasco.

Der König.

Seyd mir willkommen in der Hauptstadt, Donna!
Euch hat die Landluft, wie es scheint, behagt;
Denn länger, als ich es erwarten konnte,
Bliebt Ihr im Escurial.

Donna Catherina.

Es ziemt der Dienrin,
Dem Willen ihrer königlichen Frau
In allewege sich zu unterwerfen.
Den frohen Ton, der auf dem Lande leicht
Sich statt der Sprache edler Convenienz
Ins Leben drängt, liebt Donna Isabella.
Auch ist's natürlich! Denn an Frankreichs Hofe,
Wo sie erzogen, will's die Sitte so.

Der König.

In jedem Lande herrscht die eigne Sitte
Und ihr geziemt es, sich zu unterwerfen.

Donna Catherina.

Doch mußt' es mich erstaunen und betrüben,
Als die Bemerkung sich mir aufgedrängt:
Des Anstands zarte Formen würden selbst
Am Frauenhof zu Escurial verletzt.

Der König.

Wie? Donna Isabella wäre fähig —

Donna Catherina.

Es hat, wie Euer Majestät bekannt,
Sich Donna de Peralto in die Gunst
Der Königin gewußt, den Weg zu bahnen,
Und dieses hohe Gut mit starkem Netz,
Daß es ihr nicht entgehe, klug umsponnen.
Der Marquis Posa war zu Escurial
Und zeigte öffentlich in seinem Wandel,
Daß er Isauren liebenswürdig finde.
Die Briefe, so er heimlich ihr gesandt,
Hat stets die Königin mit ihr gelesen,
Wie mir von treuer Diener Mund berichtet.

Der König.

Ich lieb' es nicht, wenn sich die Königinnen
Zu dem Gewöhnlichen erniedrigen,
Also vergessend ihrer hohen Würde,
Des auserwählten Schmucks vom Diadem.

Donna Catherina, (fortfahrend).

Bis dahin blieb ich rein von jedem Argwohn,
Doch ein Ereigniß, das am heutgen Morgen
Sich zugetragen, hat in meiner Seele
Gedanken eigner Gattung Raum gegeben,
Die ich nur im Vertrauen auf die Huld,
So Euer Majestät mir stets geschenkt,
Zu offenbaren wage.

Der König.

Sprechet frei!
Ich weiß, daß Ihr in Treue mir ergeben.

Donna Catherina.

Die Königin besuchte in der Früh
Die Promenade an dem großen Weiher
Im Park zu Escurial und sah dem Spiel
Der Schwäne zu, da plötzlich glitt ihr Fuß,
Sie fiel hinab, die Damen schrien nach Hülfe;
Kein Mann war im Gefolge, jede Rettung
Schien uns unmöglich, doch mit einem Mal
Stürzt Marquis Posa, wie von Gott gesandt,
Aus dem Gebüsch hervor, springt in den Weiher
Und kämpft dem Element die Beute ab.

Der König.

Da bin ich ja dem Manne hoch verpflichtet!

Donna Catherina.

Auch ich sah nur das Edle dieser That.
Bald hatte sich die Königin erholt
Und ohne üble Folgen blieb der Zufall.
Allein ein Ohrgehäng von reichen Steinen,
Ein Demantring, so Ihre Majestät
Getragen, ward vermißt. Ich gab Befehl,
Den Weiher abzulassen, das Verlorne
Zu suchen und da fand sich denn noch mehr
Als ich verlangt —

Der König.

Wie das?

Donna Catherina.

Dies Medaillon,
In welches das Portrait der Königin
Gefaßt, ward beim verlornen Schmuck gefunden.
Ein solches hatte die Monarchin nie
Und nur der Marquis kann —

Der König,

(ihr das Medaillon entreißend).

Ha! was ist das!
Bei Gott! ihr Ebenbild. So sprechend wahr —
Und auf der andern Seite — laß doch sehn!

(Er liest).

„Das Leben stirbt, doch meine Liebe lebt
Hinüber in die heitre Ewigkeit.“
Die Worte bergen einen tiefen Sinn.
Glaubt Ihr denn wirklich, Donna de Velasco,
Daß dieses Bild dem Marquis angehöre?

Donna Catherina.

Die Ueberzeugung dringt sich mir fast auf.
Läg' es schon länger in des Weihers Tiefe,
So hätten sich die Farben wohl verwischt.
Auch sind die Briefe, so Donna Isaura
Von dem Marquis erhielt, für eine Andre
Vielleicht bestimmt gewesen, die er nicht
Auf gradem Wege —

Der König.

Haltet ein. Ich werde
Das Nähre dieser Sache selbst erkunden.
Ihr könnt nicht gegen Königinnen klagen,
Denn Ihr steht unter ihnen. Danket mir,
Daß ich Euch solch gefährlich Wort erspart.
Mir nur gebührt die Klage, wie das Urtheil
Und, was sich ziemt, soll seiner Zeit geschehn.

(Er gibt der Donna de Velasco ein Zeichen, daß sie entlassen sey).

(Donna Catherina ab).

Achter Auftritt.

Der König, (allein).

„Das Leben stirbt, doch meine Liebe lebt
Hinüber in die heitre Ewigkeit."
Das sind nicht Worte eines Glücklichen.
Wem sich des Lebens Freuden willig bieten,
Der hängt dem Leben an und scheut das Jenseits;
Nur wer kein Glück hier unten mehr zu hoffen,
Malt sich die Ewigkeit mit heitern Farben:
Drum fand er nicht Erhörung seiner Liebe.
Er fand sie nicht, allein wer steht dafür,
Daß ihm nicht Dankbarkeit zur Brücke werde,
Die seinem Ziele ihn entgegen führt?
Er hat das Leben ihr gerettet! Niemand
Steht ihr an diesem Hofe näher jetzt,
Als er. In Jugendblüthe und erfahren

In jeder ritterlichen Uebung kann
Er leicht des Weibes flüchtgen Sinn umstricken.
Ich werde prüfen! Hat er es gewagt,
Die Leidenschaft, die er im Innern trägt,
Im lauten Wort, in seiner Briefe Sendung
Ihr zu gestehn, so ist sein Loos geworfen.
Nicht duldet in dem Reiche der Lebendgen
Philipp von Spanien einen Nebenbuhler.
Und könnt' ich ahnen, daß — ich mag's nicht denken —
Daß sie ihn wieder — ha! den eignen Sohn
Hab' ich der Nacht des Todes zugesandt,
Jetzt ist kein Leben mir noch heilig und
Ihr Haupt ist sicher vor dem Blitze nicht,
Den meine Rache nach ihr schleudern dürfte!

(Ab).

Neunter Auftritt.

Zimmer der Königin.

Isaura,

(ein Papier in der Hand haltend).

Noch einmal will ich dieses Blattes Sinn,
In dem ein sonderbar Geheimniß sich
Verschleiert, still erwägen. Der Marquis
Hat offen mir von Liebe nie geredet,
Doch was er schrieb enthielt die süße Deutung.
So räthselhaft, als diese Zeilen sind,

War nie, was er gesandt. Ich scheu' die Lösung
Und doch drängt mich das Herz, sie aufzufinden.

(Sie liest).

In dem schönsten Wiesengrunde
Stehn zwei Blüthen wunderbar,
Stehen da schon manche Stunde,
Sind ein zartes Blüthenpaar;

Eine Lilje, in dem Glanze
Eigner Schönheit ungetrübt,
Und ein Veilchen, das im Kranze
Andrer Blumen sie umgibt.

Zu der Lilje hingezogen
Fühl' ich mich mit Zaubermacht;
Doch ein Gärtner, ihr gewogen,
Hält mit Strenge sie bewacht.

Will ich nun die Lilje sehen,
Muß ich zu dem Veilchen hin,
Denn der Gärtner darf nicht spähen
Meiner Liebe wahren Sinn.

Hätt' er diesen Sinn ergründet,
Wäre seines Zornes Glut
Gegen Lilje bald entzündet
Und sie fiele seiner Wuth.

Darum muß das Veilchen meinen:
Liebe könne wohl nur scheinen.
Veilchen aber dauert mich,
Denn im Lieben trügt es sich.

Ein furchtbar Licht dringt durch die Dunkelheit!
Ich bin es nicht, die er sich auserwählt.
Ich bin das Veilchen, das im Lieben irrt.
Allein wer ist die Lilje — wer? — O, Gott!
Wie kann ich zweifeln — ja! Sie ist's, sie ist's,
Die Königin! O, Herz! Im tiefsten Innern
Verschließe das Geheimniß. Armes Herz,
Geopfert ward dein Frieden und dein Glück!

Zehnter Auftritt.

Die Vorige. Admirante, (schüchtern eintretend).

Admirante.

Verzeiht! Im Vorgemach war Niemand und
Mein Herr schickt mich, zu fragen: ob der Unfall
Die Königin —

Isaura.

Ha! Du kommst eben recht.
Du warst sein Bothe, Du bist sein Vertrauter.
Du mußt es wissen. Sprich! Hat er sein Spiel
Mit meines Herzens Regung nur getrieben,
Hat er mich nur getäuscht, um auch die Welt

In solchen Irrthum mit hinein zu ziehn?
Hat er mich so geopfert? Hat er? — Sprich!

Admirante.

Was Eure Rede birgt — ich deut' es nicht.

Isaura.

Ich will ja gern das Opfer seyn: nur sprich!
Daß ich entrinne dieser Zweifel Qual,
Daß ich den Sturm aus meinem Busen jage
Und ihn bereite für das stille Leid.

Admirante.

Noch immer bleibt mir dunkel Euer Wort:
Wie kann ich sagen, was mir unbegreiflich?

Isaura.

O, Jüngling, bist auch Du schon in der Kunst
Zu täuschen eingeweiht? Was Wunder ist's!
Dein Meister ist Dein Herr, sein Beispiel wird
Zur Lehre Dir; doch kann im jungen Herzen
So fest und kalt der Wille nicht bestehn,
Daß ihn die trostlos Flehende nicht rühre.
Sprich! Laß mich länger nicht in Schmerz vergehn:
Dein Herr — Dein Freund hat grausam mich betrogen,
Er liebt nicht mich — er liebt die Königin!

Admirante.

O Gott — wer sagt' Euch das! Nein, glaubt es nicht;
Beim Himmel, nein! Ihr dürft' das nimmer glauben.

Isaura.

Wie doch das Roth der Schaam, so schnell gelockt

Auf Deine Wange, Dich der Lüge zeiht.
Was birgst Du mir die Wahrheit? Fürchtest Du,
Ich möchte sie dem Könige verrathen?

Admirante, (bei Seite).

O, welche Prüfüng!

Isaura.

Dann bedaur' ich Dich!
Dann ist Dir wahre Liebe unbekannt,
Die ihren Schmerz in eigner Brust begräbt,
Bis in der stummen Brust kein Herz mehr schlägt.

Admirante, (bei Seite).

Soll ich den Vorwurf tragen? Soll ich schweigen?
Soll ich es dulden, daß sie mich verkennt?

Isaura.

Und warum willst du mir nicht ganz entdecken:
Was dieser Zeilen Deutung in sich schließt?
Du schonest meiner und beschämst den Herrn;
Ihm galt es gleich, das Veilchen ward zerknickt!

Admirante.

Die Brust zerspringt! Ich berg' es länger nicht;
Es will hinaus, ans Licht des Tags hinaus!
So wisset denn — erst heute ward mir's klar —
Was Euch die Ahnung sagte — ja, es ist!

Isaura, (sich abwendend).

O, Gott!

Admirante.

Doch glaubet nicht, Ihr seyd es nur,

Ihr ganz allein, die hier beweinenswerth.
Was Ihr jetzt leidet, hat dies arme Herz
Gelitten, hat's bekämpft mit schwachem Muthe,
Die Hülle sinkt und das Geheimniß starrt
Zu Euch empor aus seiner Klüfte Nacht.
Ich lieb' Euch. Ja! Ich lieb' Euch seit dem Tage,
Wo Euch zum Erstenmal mein Auge sah,
Und dennoch schwieg ich, hab' ihm treu gedient,
Hab' ihm der ersten Liebe Glut geopfert,
Als ich geglaubt, er habe Euch erwählt,
Des Herzens reichen Schatz mit ihm zu theilen.
Ich war der Liebe Bote, mußte sehn,
Daß Ihr ihn wieder liebt, und dennoch schwieg ich.
Ist mir nun wahre Liebe unbekannt?
Kann ich den Schmerz in eigner Brust begraben?

Isaura.

Unglücklicher! Auch Du bist zu beklagen.

Admirante.

Des Lebens Frühling lacht mich glänzend an
Und ladet mich zu seinen Freuden ein;
Der Hauch der Nachtigall, der Lerche Wirbeln,
Sie rufen Liebe von der Höh' herab,
Die Blumen duften Liebe, Alles liebt:
Die weite Schöpfung klingt vom Ton der Liebe,
Und ich entsagte, duldete und schwieg.

Isaura, (abgewendet).

Verlaß mich! Brauch ich fremder Klage noch?
Der eigne Gram füllt meinen Busen aus.

Admirante.

Jetzt sinkt ein Strahl der Hoffnung mild herab;
Ich darf Euch lieben, darf es Euch gestehn.
Der Nebenbuhler, dem ich weichen mußte,
Weil er zugleich mein Herr und Freund gewesen,
Er strebt nach einer andern Liebe hin.
Laßt meine Liebe Euern Kummer scheuchen,
Und was die Nachtigall so schmachtend klagt,
Und was die Lerche hoch in Lüften wirbelt,
Was Blumen duften, was die Schöpfung tönt,
Das mag aus meinem Herzen in das Eure
Auf meiner Sehnsucht Schwingen tröstend ziehn!

(Ab).

Eilfter Auftritt.

Isaura, (allein).

Auch Blumen duften Liebe! Sprach nicht so
Der Jüngling? — Auch das Veilchen wollte Liebe
Und darum ward's mit kaltem Hohn zertreten!

Zwölfter Auftritt.

Isaura. Isabella aus einem Nebenzimmer.

Isabella.

Du weinst? Was kann dir Thränen rauben? Sprich:
Was kann Dein junges Herz mit Wehmuth schwellen?
Ich sah noch nie des Grames bittre Spur
Auf Deiner Wange zarten Rosen beben!
Sprich, theures Kind, vertraue Dich der Freundin!

Isaura.

O, meine Königin!

Isabella.

Die Freundin bittet.

Isaura.

Verzeiht, ich kann nicht.

Isabella.

Hätt' ich doch gedacht,
Es würde dir ein Tag der Wonne seyn,
An dem ein glücklich Ungefähr das Leben
Durch Deines Freundes Hülfe mir erhielt.

Isaura.

Verkennt mich nicht! Was dieses Herz betrübt,
Lohnt nicht der Müh, von Euch gekannt zu seyn.
Ihr wißt es ja: wie leicht ist das Gemüth
Wohl eines jungen Mädchens nicht verletzt:
Ein Putz, auf den wir uns gefreut, und der
Mißglückt, reicht hin, mit Gram uns zu umziehn.

Isabella.

Mir sind die Schwächen des Geschlechts bewußt;
Dich aber lockt nicht kleinliches Gelüst
Und gibt Dir Leid, wenn sich's dem Wunsch versagt.
Dich kenn' ich besser! Großes muß es seyn,
Was aus dem Herzen Dir die Thräne preßt.
Du liebst! Das Feuer brennt in Deiner Brust,
Das mild erwärmt, doch auch verzehren kann.
Hat Dich die Glut versengt? Vertraue mir!

Isaura, (bei Seite).

Wie rett' ich mich vor diesem Ton der Milde?

Isabella.

Vertraue mir! Der Schmerz verliert den Stachel,
Wenn Du ihn theilst mit der verwandten Brust.
Hab' ich doch alle meine kleinen Sorgen
In Deine Seele nieder stets gelegt;
Hab' ich doch schwesterlich von Freud und Leid
Dir nimmer Deinen Antheil rückbehalten;
Und Du willst geizen mit der Freundschaft Gabe?
Das ist nicht schön!

Isaura.

Ihr seyd so gut, so sanft!
Und dennoch — dennoch — ich vermag es nicht!

Isabella.

Gesteh — Du hältst ein Blatt in Deiner Rechten,
Fast krampfhaft, möcht' ich sagen — sicher ist's
Die Ursach' Deines Grams?

Isaura, (bei Seite).

Ich Unvorsichtge!

Isabella.

Vom Marquis, ohne Zweifel? Hast Du nicht
Mir auf der Fahrt vom Escurial hieher
Es schon gesagt, daß eine neue Sendung
Von ihm zu Dir gelangt? Jetzt muß ich wissen,
Was Dich betrübt. Du hast mir selbst das Recht,
Dies zu verlangen, eingeräumt. Ja, ja!

(Indem sie mit einer leichten Bewegung der Isaura das Blatt nimmt).

Gib, Kind! Ich schaffe Rath Dir oder Trost
Und was der Marquis schreibt, ich werd' es prüfen!

Dreizehnter Auftritt.

Die Vorigen. Der König.

(Der König hat die letzten Worte gehört, tritt schnell vor und entreißt der Königin den Brief des Marquis.)

Der König.

Erlaubt die Prüfung mir.

Isaura,

(von plötzlichem Schreck ergriffen).

O, ewger Gott!

Isabella.

Wie, Euer Majestät —

Der König, (zur Königin.)

Ich werde prüfen:

Ob Euch zu wissen frommt, was dieses Blatt
Enthält.

Isabella.

Es ist das Eigenthum Isaura's
Und ihr Geheimniß ruht in diesen Zeilen.

Der König.

Was an den fernsten Grenzen meines Reichs
Im Schoos der Nacht, in still geschloßnen Kreisen,
Geboren ist, liegt klar vor meinem Blicke:
Die Hülle sinkt vor der Allgegenwart;
Und was an meinem Hof gesponnen wird,
Darf nicht vor mir geheim gehalten seyn.
Deshalb bleibt diese Schrift in meinen Händen!

Isaura.

O, welche Deutung Euer Majestät
Darin auch finden könnte — glaubt ihr nicht!
Es ist nur ein Gedicht, ein bloßes Spiel
Der Phantasie und keinen Gegenstand
Erzielt der Sinn, der in den Worten herrscht.

Der König.

So darf ich um so eher ihn erkunden.

(Er liest).

Isabella.

(Mit leisem Spotte zu Isaura).

Sieh! Mädchen, bist Du nicht beneidenswerth?
Der Herr der alten und der neuen Welt,
Dem Peru's Gold und Spaniens Schätze fließen,

Dem sich der Reichthum Indiens erschließt.
Verschmäht nicht, der Vertraute Dir zu seyn
In Deines Herzens Angelegenheit.
Doch komm! ich will Dir das Erröthen sparen.
Wohl mag der König Deine Liebe wissen,
Allein der Jungfrau edles Zartgefühl
Sey nicht in meiner Gegenwart verletzt!

(Die Königin und Isaura in das Nebenzimmer).

Vierzehnter Auftritt.

Der König. Graf Fuentes.

Der König,

(nachdem er noch einige Augenblicke das Blatt betrachtet, geht zur Thüre im Hintergrunde, welche er öffnet).

Graf Fuentes!

Fuentes (tritt herein).

Euer Majestät?

Der König.

Sogleich
Beruft den Mönch Donato auf das Schloß
Und sendet ihn zu mir in's Kabinet.

(Der König ab. Fuentes folgt).

Ende des zweiten Aufzugs.

Dritter Aufzug.

Großer Saal im Pallaste. Im Hintergrunde und zu den Seiten mehrere Ausgänge.

Erster Auftritt.

Posa. Bassompierre.

(Aus dem Hintergrunde von verschiedenen Seiten).

Bassompierre,

(dem Marquis die Hand reichend).

Auch Ihr seyd schon zurück vom Escurial?

(Spöttisch).

Wollt Ihr vielleicht die große Trauer theilen,
In welche Hof und Stadt versunken sind;
Gemächlich schwimmen in der Thränenfluth,
Die Spaniens weite Reiche überschwemmt?
Thut es getrost! Ertrinkens ist nicht Noth!

Posa.

Ihr irrt, mein Freund! Wenn ich die That auch hasse,
So kann ich doch das Opfer nicht beklagen.
Mich führt ein andrer Zweck —

Bassompierre.

Was gilt die Wette?
Ich kenne den, der Eure Schritte führt!

Posa.

Beim Himmel, Bassompierre, ich ahne nicht —

Bassompierre.

So will ich Euch den Führer denn beschreiben,
So deutlich und so klar: Ihr sollt mich loben!
Es ist ein kleiner loser Knabe, der
Schon Manchen seit Jahrtausenden geführt,
Auch angeführt. Mit Zaubermacht begabt,
Vermag er, ist sein Auge gleich geblendet,
Der Erde Höhn und Tiefen zu durchschaun
Und zu durcheilen mit Gedankenflug.
Mit Bogen und mit Pfeil ist er bewaffnet
Und, trotz der Blindheit, trifft er stets sein Ziel.
Der Schalk flog einst auch an Madrid vorüber
Und schoß — und traf — das Herz des Marquis Posa;
Und an dem armen Herzen zieht er ihn
Nun immer der gewissen Dame nach —

Posa,

(seine Unruhe verbergend, mit gezwungenem Lächeln).

Ihr scherzt! An meinem Herzen ist der Pfeil
Des kleinen Liebesgottes abgeprallt.
Auch ist der Kranz von huldbegabten Frauen
So reich am Königshofe von Madrid,
Daß schwer die Wahl der Liebesblüthe wird.

Bassompierre.

Was gilt's? Ich nenn' Euch Eure Liebesblüthe.

Posa.

Es gält' Euch die Beschämung eines Irrthums!

Bassompierre, (fortfahrend).

Die Blüth', aus deren Blick Ihr Honig saugt —

Posa.

Der Biene Stachel scheuen zarte Fraun.

Bassompierre.

Sie heißt —

Posa.

Die Biene?

Bassompierre.

Nein, die Liebesblüthe —

Posa.

So sprecht!

Bassompierre.

Der erste Buchstab ist ein J.

Posa.

Nun weiter denn!

Bassompierre.

Der zweite ist ein S.

Posa, (bei Seite).

Wüßt' er um mein unglückliches Geheimniß?

Bassompierre.

Der dritt' ein A und damit ist's genug!
Mein Sprüchwort sagt: der guten Ding' sind drei;
Euch bleibt die Wahl! Isaura — Isabella —
Sie klingen fast gleich reizend, beide Namen.

Posa.

Der Scherz wird fessellos! Ich wiederhol's:
Der Irrthum nur ist der Entdeckung Frucht.
Mich ruft des Königs Willen an den Hof;
Und hier bin ich beauftragt, des Monarchen
Zu harren, wenn er von dem Staatsrath kommt.
Aus welchem Grund? Das blieb mir unbekannt.

Bassompierre.

Beim Himmel, ja! So eben fällt mir ein:
Ihr seyd der Glückliche, dem das Geschick
Vergönnt, der Königinnen holdeste
Dem kalten Wellengrabe zu entreißen.
Für solche heldenmüthge Wasserthat
Wird jetzt des Königs Gnade auf Euch regnen.

Posa.

Wahrscheinlich ist's, daß mich des Königs Dank,
Der ihm zur Last wird, bis er seiner sich
Im süßen Wort entledigt, herbeschied.

Bassompierre.

Lebt wohl, Marquis! Der König kommt. Ich höre
Des Fuentes dürren Husten, der ihn kündigt.

(Bassompierre ab).

Zweiter Auftritt.

Der Vorige. Der König. Graf Fuentes.

(Fuentes zieht sich in den Hintergrund).

Der König, (zu Posa).
Ihr habt zu Euerm Schuldner mich gemacht
Und mir den schönsten Edelstein der Krone
Erhalten! Solche That bleibt unvergeßlich:
Der König würdigt sie, der Gatte trägt
Die heilge Pflicht, daß seines Danks Gefühle
Stets mit Erfüllung Euerm Wunsch begegnen.

Posa.
Es war allein des Himmels hohe Fügung,
Die mich zur Stunde der Gefahr berief —
Ein schwaches Werkzeug — stark durch höhre Macht.
Ihm sey der Preis, der meinen Schritt gelenkt!

Der König, (bedeutend).
Ein sonderbarer Zufall war es freilich,
Der grade Euch und grad zu jener Stunde
Euch in den Park vom Escurial geführt.
Doch sey Geschick, sey Zufall es zu nennen,
Die Sache bleibt dieselbe, wie mein Dank. —
Ihr seyd ein Kind des Glücks! In allen Künsten
Erfahren, die der Geist des Ritterthums
In Spaniens altem Reich hervorgebracht,
Vereinigt Ihr zugleich mit solchen Gaben,

Wie ich versichert worden, das Talent
Der Malerei in einem seltnen Grade?

Posa, (verlegen).

Was ich in dieser edeln Kunst bisher
Geleistet, lohnt wohl kaum der Rede Müh.

Der König.

Im Gegentheil! Man schildert Euch als Meister
Und lobt besonders, wie Ihr künstlich wißt,
Die Züge Andrer ähnlich darzustellen.

Posa.

Wie doch der Ruf das Unbedeutende
Im Tausche seiner Mittheilung erhebt!
Selbst Freunden hab ich selten nur vertraut,
Was ich mit ungeübter Hand entwarf.
Es lebt die Kunst in einem höhern Reiche,
Sie theilet ihre Kränze sparsam aus,
Und, hat sie selbst den Liebling nicht erkoren,
So ist es, wie ich denke, leeres Streben,
Der himmlischen die Blume zu entringen.

Der König, (mit Beziehung).

Auch Dichtergluth begeistert Eure Rede
Und Blumen dienen Euch zur klugen Deutung,
Wo Ihr mit Vorsicht tiefen Sinn versteckt.
Fürwahr! Marquis, Ihr seyd beneidenswerth!
So kunstbegabt und jugendlich geschmückt,
Kann holder Frauen Gunst Euch nicht entgehn.

Posa.

Was ich in Ritterthum und Kunst versucht,
Was ich erstrebt in meiner schwachen Kraft,
Was ich im Geist erkannt, das sagt mir täglich:
Wie ich so tief, unendlich tief noch stehe
In der Betrachtung königlicher Größe,
Die mit dem milden Hauche ihres Odems
Nationen in's beglückte Daseyn ruft.

Der König.

Doch ist es lieblich, eine Kunst zu üben,
So die Gebilde reicher Phantasien
Der Wirklichkeit Gestaltung übergibt.

(Indem er das Medaillon, welches ihm Donna Catherina im zweiten Akte eingehändigt, vorzeigt).

Mir selbst ward der Beweis durch jene Fügung,
Die Euch der Königin zum Retter sandte,
Daß Euer Ruf nicht lügt. Dies kleine Bild,
Von Euch verloren bei der muthgen That,
Spricht so lebendig wahr aus allen Zügen —
Ihr seyd ein Künstler, Marquis! Nicht? Es ist
Doch Euer Werk?

(Der König überreicht dem Marquis das Medaillon. Posa greift hastig, aber mit sichtlicher Verlegenheit danach).

Posa, (bestürzt).

Es ist von meiner Hand;
Ein Ideal, das nicht auf Erden lebt.
Geschaffen in dem Traum der Einbildung

Vor Jahren schon, eh ich die Königsstadt,
Eh ich den Hof gesehn. Fast Knabe noch,
In jener Zeit, wo man in goldnen Träumen
So Herrliches, was nie gewesen, spinnt,
Wo sich in weiter Brust die Welt verschließt,
Um dem Gemüth ein Zauberreich zu öffnen,
Ward schon in solchem Spiel von mir getändelt.

(Während dieser Rede ist die Stimme des Marquis sicherer geworden, und er hat sich von seiner Bestürzung erholt).

Der König,

(den Marquis beständig scharf fixirend.)

Daß Eure Phantasie das Bild dictirt,
Hab ich beim ersten Anblick wohl erkannt;
Denn unter allen Damen im Gefolge
Der Königin ist keine, der es ähnlich,
Und wer auch sonst von reizbegabten Frauen
Den Hof besucht, wird nicht darin gefunden.
Doch sey es wie es sey! Ein Meisterstück
Ist dies Gemälde und mit großer Freude
Würd ich's besitzen, eine kleine Sammlung,
So ich von auserlesnen Gegenständen
Der Kunst mir angelegt, damit zu schmücken.

Posa.

Wie dürfte dieses schwache Werk nur wagen,
Sich einzudrängen in den heilgen Tempel,
Den ein so großer König den unsterblichen,
Der Kunst geweihten Lieblingen errichtet!

Der König.

Das ist nur Ausflucht der Bescheidenheit,
Und meine Bitte muß ich wiederholen.

Posa.

So möge Euer Majestät verzeihn!
Dies Bild trägt Spuren einer Aehnlichkeit,
Die mir es unbeschreiblich theuer macht.
Der Mutter Züge — längst ist sie geschieden
Zum Himmelslande, wo sie meiner harrt —
Die Züge sind's, die aus dem Bilde sprechen,
Und nur der Tod reißt es von meinem Herzen.
Gern will ich die geringe Kraft versuchen,
Ein anderes Gemälde zu vollenden,
Das würdig solcher hohen Ehre sey.

Der König.

So nehm ich meine Bitte denn zurück!
Allein erwägt, daß es gefährlich ist,
Ein Kleinod zu besitzen, dessen Deutung
Nur auf das Jenseits zeigt, und dessen Schlüssel
Der Tod in seiner kalten Hand verbirgt.
Der schwarze Bote der Vergänglichkeit
Hält sich auf Rosenpfaden oft versteckt
Und faßt mit unerbittlich strengem Sinn
Den, der im leichten Spiele ihm getrotzt. —
Lebt wohl, Marquis! Ich bleibe Euer Schuldner!

(Der König zur Seite ab. Fuentes folgt).

Dritter Auftritt.

Posa, (allein. Nach einer Pause).

O! zische nur, Du stolze Königsschlange,
Und häufe allen Geifer in der Brust!
Doch glaube nicht, daß meine Seele bange:
Tod ist Gewinn, das Leben kein Verlust!
O, zische nur! Du birgest nicht mehr lange,
Die Dich beherrscht, die blutbegierge Lust.
Ich sah es wohl, im Basiliskenblicke
Erglänzte Deines Gifts empörte Tücke.

Als ich mit starken Armen sie umschlungen,
An meinem Herz sie hielt im Wellengrab,
Die sich als meine Sonne aufgeschwungen,
Der ich in Lieb' auf Ewig mich ergab;
Da flüstert es mir zu mit leisen Zungen:
O gib die holde Beute nicht mehr ab!
Zum stillen Reich mit ihr, es steht dir offen,
Der süße Tod erfüllt dein Erdenhoffen.

Ich schwankte wohl! Mich lockt die holde Blüthe,
Die reine Lilie vom Königsthron.
Ob ich sie lasse, oder mir behüthe?
Klein ist das Opfer, ewig ist der Lohn.

Es ruft, hinab! die Stimme vom Gemüthe,
Ich neige mich dem innern Drange schon;
Da tönts, als wenn der Klüfte Stürme rauschen:
Nie kannst du dir im Mord die Liebste tauschen!

Die Hölle hatte mich hinabgezogen,
Das Wort des Himmels rief mich schnell hinauf.
Der lockende Versucher ward betrogen,
Den Lohn entriß ich ihm im Siegerlauf.
Es stieg die Lilie aus klaren Wogen,
Die reine Tugend göttlich wieder auf;
Und jenes Grab, das ich mit ihr verlassen,
Ob ich auch will, ich kann es nimmer hassen.

Als nun in seinem lichten Reich das Leben
Mit leisem Kuß die Herrliche berührt,
Und sie erwacht, die Augen sich erheben,
Der Blick entstrahlt, zu meinem hingeführt;
Als süßes Lächeln will den Mund umschweben,
Ein Dank, der ihrem Retter nur gebührt:
Da schwelgt' ich in dem überselgen Lohne,
Und meinem Daseyn ward die Freudenkrone.

Doch er, dem des Geschickes dunkle Loose
Des Herzens holden Edelstein gegönnt,
Reißt mein Geheimniß aus verborgnem Schooße,
Damit er es am Tageslicht erkennt;

Er drückt die Dornen von der Liebesrose
In jene Wunde, die nur irdisch brennt:
Dir ward sie selbst auf Erden ja beschieden,
Laß mir mein Bild und meinen Herzensfrieden!

O, zische nur, du stolze Königsschlange
Und hefte fest den starren Todesblick.
Das Opfer ist gebannt, doch seine Wange
Erbleichet nicht ob solchem Mißgeschick.
Noch hast Du Lust an dem gelungnen Fange
Und hältst den gifterfüllten Biß zurück!
Ich trotze Dir! Auf Deiner Rache Wegen
Kommt mir der Liebe Morgenroth entgegen.

(Ab in den Hintergrund).

Vierter Auftritt.

Kabinet des Königs.

Der König. Fuentes.

Der König.

Saht Ihr es wohl, wie er vor mir gezittert,
Wie in ihm selbst die Richterstimme sprach;
Habt Ihr gehört, wie mühsam er die Worte
Der schlauen Rechtfertgung hervorgebracht.
Mich täuscht er nicht. Ich habe ihn durchschaut.
Verloren hat er das gewagte Spiel
Und Todesnacht für Liebesglanz getauscht.

Fuentes.

Des Unterthanen Frevel geht zu weit:
Den Blick zum Glanz der Krone zu erheben!

Der König.

Der Adler wohnt auf ungebahnten Höhn;
Nur er erträgt den Strahl der nahen Sonne.
Tief unten treibt das niedere Geschlecht:
Doch wer es wagt, zu seinem Horst zu dringen,
In Tollkühnheit und räuberischem Sinn,
Den schleudert er hernieder in die Kluft,
Dort findet die Verwegenheit ihr Grab. —
Daß er sie liebt: ich hätt' es ihm verziehn,
Denn Jugend war des Herzens schwacher Hüter
Und ungestraft blickt Keiner in die Sonne;
Doch daß in ungezügelter Begier
Er sich erdreistet, tollkühn zu entdecken
Das, was für ewig seine stille Gruft
In seinem Herzen beibehalten mußte,
Daß er, dem Dankbarkeit für Lebensrettung,
Den Pfad zum kühn erstrebten Ziele bahnt,
Hinauf sich schwingen will zum Herrlichsten,
Zum hoch gehaltnen, heilgen Königsschatz:
Das bricht dem Unbesonnenen den Stab.

Fuentes.

Er hat die heilge Gränze überschritten,
Die das Gemeine vom Gesalbten trennt.

Wo Könige die rechte Heimath finden,
Erstrebt der Unterthan nur Todesnacht.

Der König.

Warum hat mich das Schicksal auserkoren,
Das Recht zu gründen nur in blutger That!
Was treibt den Unglückselgen auf zum Horst,
Wo sich der königliche Aar genistet?
Konnt' er nicht unter jenen Blumen wählen,
Die in dem stillen Thale aufgeblüht,
Wo ihm des Lebens erster Tag gelächelt,
Wo ihn die Gottheit selber hingestellt!
Dort unten lebten seiner Liebe Freuden,
Die ihm den duftgen Kranz gewunden hätten;
Dort bot das Ziel erreichbar seinen Planen
Für seinen niedern Geist sich glänzend dar;
Ihm konnte dort ein stilles Glück genügen,
Ein Glück der Majestät der Kön'ge fremd.
Da faßt den Uebermüthigen ein Traum,
Der lockend seine Phantasie durchfliegt:
Ihm träumt vom goldnen Schein des Diadems
Und wie's in dessen Strahlen herrlich sey;
Er streckt die Hand im kühnen Frevel aus,
Den Edelstein der Krone auszubrechen. —
Solch eitler Träumer taugt nicht in das Leben,
Ihn stößt die Wirklichkeit in's Schattenreich.

Fuentes.

Sprech' Euer Majestät das Wort des Urtheils
Und in den Staub getreten ist der Wurm.

Der König.

Hoch oben in der Region der Sonne,
Da brüten auch die Wetter ihr Verderben
Und wehe dem, der tollkühn ihnen naht,
Wenn nicht die Himmlischen ihn auserwählt,
Den seltnen Glanz der Herrlichkeit zu theilen.
Es zischt der Blitz aus dunkler Wolken Grab
Und fessellos trifft sein verzehrend Feuer
Den Ueberlästigen, der sein gespottet.
Ich bin der König des Jahrhunderts! Meinen Willen
Erkennt die Welt vom Süden bis zum Nord.
Auf Erden herrscht kein Höhrer über mir!
Hätt' ich darum was lebet tief verachtet,
Mit Menschenschädeln meinen Thron befestigt,
Die Braut des Sohns zur Mutter ihm gegeben,
Darum den Sohn, den einzigen, geopfert,
Auf daß solch träumerischer Thor den Spiegel
Der königlichen Ehre mir beflecke?
Ruft mir den Mönch, Graf Fuentes! Diese Schmach
Will ich mit Blut abwaschen. Ruft den Mönch!

(Fuentes ab).

Fünfter Auftritt.

Der König, (allein).

Geworfen ist sein Loos! Hat er doch selbst
Die Würfel aufgenommen zu dem Spiel,
Das unheilschwanger Tod und Leben birgt.
Es liegt der Wurf; der Täuschung Hülle sinkt,
Und statt der Liebeslust, so ihn gelockt,
Starrt das Gerippe ihn des Todes an.
O, wüßt' ich, daß sie sich vergessen hätte,
Daß auch die Sinnenregung sie beschlichen,
Daß nur ein Blick, ein einzger flüchtger Blick
Mit Hoffnung der Erhörung ihm geschmeichelt —
Ha! Der Gedanke wühlt in meiner Brust,
Als wollten tausend Dolche ihre Spitzen
Ins tiefste Innere des Herzens graben.
Doch nein! Sie ist zu kalt, zu klug! Der Stolz
Der Majestät schwillt ihren Busen an.
Das hielt sie aufrecht. Nicht die Kraft der Tugend;
Für mich ist Tugend längst ein leerer Schall,
Ein Wortspiel von der Schwäche ausgedacht.
Er ist's allein, nur er ist der Verbrecher;
Doch auf dem Fuße folget ihm der Rächer.

Sechster Auftritt.

Der Vorige. Fuentes. Donato.

Donato.

Es ruft der Tod den stillen Boten wieder,
Den er prophetisch sich vorausgesandt;
Das Leichhuhn kreischt den düstern Trauersang,
Der Schuhu flattert um die schwarzen Grüfte,
Und Moderduft, des Todes fauler Odem,
Wird von der weiten Erde ausgehaucht.
Das sind verwandte Klänge meinem Geist:
Das Leichhuhn hat den Sohn mir eingesungen
Zum Schlafe, den kein heitrer Traum belebt,
Der Schuhu hat den wilden Schrei erhoben,
Als ihn das Qualgeheul des Sohns erweckt,
Und aus dem Grab, wo sie ihn eingescharrt,
Haucht ewig mich des Todes Odem an.
Mir sagt's der Geist, mir sagen es die Zeichen,
Ein neues Opfer fällt dem Tode heim.
Nennt mir das Opfer jetzt, daß ich es weihe!

Der König.

Ein Jüngling, dem des Lebens bunte Bilder
Voll heitern Glanzes noch vorüberziehn,
Verhöhnt die Schätze, so das Daseyn beut,
Und hat den Tod zum Kampf herausgefodert:
Da will denn Euer Freund nicht lange säumen,

Und hat den Pfeil gespitzt, ihn zu erreichen.
Marquis von Posa ist der Uebermüthge.

Donato.

Ha! Gut gezielt vom alten Lebensschützen!
Die Jugend ist das Centrum in der Scheibe,
Der Bogen klingt, die Senne schnellt den Pfeil,
Er sitzt im Punkt und unser ist der Preis.

Der König.

Wär er ein Ketzer: o! dann hätt' ich ihn
In kurzer Gluten langer Folterqual
Dem ewgen Schwefelpfuhle zugesandt,
Allein er ist ein Kind der heilgen Kirche,
Der seligmachenden; deshalb sollt Ihr
Den nahen Tod ihm künden, daß er sich
Als Christ zur langen Reise vorbereite.

Donato.

Wann kommt der Tod, das Opfer heim zu führen?

Der König.

Der nächste Morgen findet seinen Namen
Nicht mehr im Reiche der Lebendigen.

Donato.

So geh' ich dann ans Werk! Die Herrlichkeit
Des Erdenlebens, seine bunte Pracht
Will ich mit überdachter Redekunst
Dem jugendlichen Geist zuvor noch ein Mal
Erschließen; will vor sein geblendet Auge
Des Daseyns reich geschmückte Lustgestalt,

Den Zaubergarten irdscher Wonne führen,
Will sein Gemüth im goldnen Traum betäuben,
Damit er schrecklich bei dem Wort erwache,
Das ihn den unterirdschen Mächten weiht;
Damit er sich die Folter selbst errichte
Der Todesfurcht, die seinen Geist zerreißt.
O, Sohn! so söhn' ich deine blutge Asche,
So ist mein Daseyn deinem Dienst ergeben!

Der König.

Ihr folgt mir, Fuentes! Euch hab ich ersehn,
Die Schritte des Geächteten zu wahren
Und das gefällte Urtheil zu vollstrecken.

(Der König und Fuentes durch eine Seitenthüre, Donato in den Hintergrund ab).

Siebenter Auftritt.

Eine Gallerie im Schlosse. Durch die Säulen im Hintergrund sieht man auf ein Gelände von Citronen- und Orangenbäumen.

Isaura, (allein).

Zu diesem still entlegnen Gartensaale
Rauscht keines unberufnen Lauschers Tritt.
Hier muß ich diese Last vom Busen wälzen,
Muß künden ihm die drohende Gefahr.
Er liebt mich nicht! Das ist der Pfeil der Schmerzen,
Der unaufhaltsam in die Brust sich gräbt,
Das ist das Gift, das glühend meine Pulse
Durchrinnt und an der Lebensblüthe nagt.

Allein muß ich die Gegenliebe missen,
So will ich doch sein Heil beschirmet wissen.

Ach! So frühe steht der Garten
Meiner Jugend blumenleer.
Stürme brachen mir die zarten,
Welkend liegen sie umher.

Holder Frühling! Bist gewichen
Und kein Sommer leuchtet mir.
Holde Zeit, du bist verstrichen,
Schöner Tage Liebeszier!

Warum hat mit süßen Tönen
Mich der Zauber eingewiegt?
War es nur, um mich zu höhnen,
Daß er schmeichelnd mich besiegt?

Mit dem schwachen Herzen kämpfen,
Vor der herrlichen Gestalt,
Hoch entflammte Glut zu dämpfen,
Hatt' ich dazu die Gewalt?

Wer hat ihm das Recht gegeben,
Meinen jungfräulichen Sinn
In der Täuschung Netz zu weben,
Ihm ein ärmlicher Gewinn!

Ach! Nun muß ich ewig schmachten
Nach dem unerreichten Glück,
Und mein sehnsuchtsvolles Trachten
Kehret ohne Trost zurück!

Eh ich ihn gefunden,
Wie war mir so leicht!
Es hatten die Stunden
Nur Frohsinn gereicht,
Die Blumen gewunden
Zum schmückenden Kranz,
Die Hände gebunden
Zum flüchtigen Tanz:
Das war jene Zeit,
Der Unschuld geweiht.
Wie glänzten die Auen!
Wie lachte die Flur!
Die Augen bethauen
In Freude sich nur.
Der Sterne Beschauen,
Die göttliche Spur;
Das klingende Leben
Der weiten Natur —

(Plötzlich mit einem Seufzer abbrechend).

Ihr glücklichen Stunden
So flüchtig entschwunden!

Er drückte mir auf's Haupt die Dornenkrone
Und stieß den Stachel bis ins Herz hinab,
Bis in das Herz, das dem geträumten Lohne
Der Gegenliebe sich so gern ergab.
Umsonst hat er zum Opfer mich erkoren,
Für Dornen hat er Blüthen nicht getauscht!
Die Engelreine bleibt für ihn verloren;
Sie hat der süßen Lockung nicht gelauscht.
Ihm selbst statt Liebeslust ward Leid geboren,
Das Aergste wohl: der Todesfittich rauscht!
Ich will die Zukunft warnend ihm entfalten,
Auf daß er fliehe vor den Schreckgestalten.
Es klingen Schritte aus den fernen Gängen —
Er ist's! Er ist's! Was schlägst du, armes Herz?
Was dich bewegt, du mußt es nieder drängen,
Die Liebe flieht, dir bleibt allein der Schmerz.

Achter Auftritt.

Die Vorige. Admirante.

Isaura.

Wie? Du? — Hab ich nicht Deinen Herrn berufen,
Weil ich ihm Wichtiges zu künden hätte?
Steh ich so tief in seiner Meinung, daß
Er mir den leichten Ritterdienst versagt?

Admirante.

O, richtet ihn mit solcher Strenge nicht!
Ihr zürnt, weil ich es bin, gerade ich,

Der sich statt Seiner Euerm Blicke zeigt;
Ich, den Ihr haßt, statt Seiner, den Ihr liebt.

Isaura.

Dich sollt' ich hassen, armer Jüngling, Dich?
Hat nicht dieselbe Wolke unsern Himmel
Mit ihren dunkeln Schatten überlegt?
Wohnt denn im Herzen Liebe nur und Haß
Und ist nicht Freundschaft auch sein treuer Bürger?
Doch, sprich! Was konnte Deinen Herrn verhindern?

Admirante.

Als er auf still verborgnem Pfad hieher,
Der Weisung des von Euch gesandten Boten
Gemäs, zu eilen sich bereitete,
Da ward er plötzlich zu dem Könige
Aus Gründen, die ihm unbekannt, beschieden.
Mich schickt er ab, Euch dieses mitzutheilen.

Isaura, (bestürzt).

Zum Könige, sagst Du? O, Gott! Vielleicht
Hat schon der Unversöhnliche — doch nein,
So schnell ist Philipps Rache nicht geschäftig!
Die labt sich an der Todesqual des Opfers,
Sie stellt das Wild, eh sie die Kugel sendet.

Admirante.

Was bergen diese dunkeln Worte? Sprecht!
Den König nanntet Ihr! Was hat der König
In Rachsucht gegen meinen Herrn gesponnen?

Isaura.

Du liebst den Marquis, bist ihm treu ergeben?

Admirante.

Hätt' ich wohl sonst des Herzens heilig Gut,
Was hoch und herrlich ist im Erdenraum,
Die Liebe, die in unermeßner Sehnsucht
Mich Euch verdingt, ihm willig aufgeopfert!

Isaura.

Ja! Du hast Deine Treue wohl bewährt,
Und Du stehst fest, wenn auch der Glücksstern wankt.

Admirante.

Fand ich in ihm doch Alles, Alles wieder,
Was ich verloren, eh ich es gekannt.
Das Leben hatte mich an öder Küste,
Am unbekannten Strande ausgesetzt:
Ein hülflos Kind! Das Thier des Waldes konnte
Mein junges unbeschütztes Seyn vernichten,
Da nahm er mich an seinen Busen auf,
Und ward dem Knaben Vater, ward dem Jüngling
Ein treu bewährter liebevoller Freund.

Isaura, (zerstreut fragend).

Und nie kam Kunde Dir von Deinen Eltern?

Admirante.

Auf welche Weise hätt' ich sie erkannt,
Die mir des Lebens schönes Licht gezündet?
Ein schlichter goldner Ring mit blauem Stein,

Mit welchem spielend Posa mich gefunden,
Ist mir das einzge Denkmal jener Zeit.

Isaura, (aufmerksam).

Ein goldner Ring mit blauem Stein —

Admirante,

(den Ring darreichend).

Hier ist er.

Isaura.

Ha! Welche Ahnung —

Admirante.

Sollte —

Isaura.

Selbst sein Alter —

Admirante.

Enträthselt mir —

Isaura,

Trägst du am linken Arm
Dicht an der Hand, ein Maal in der Gestalt
Von einer Kirsche?

Admirante.

Ja, so ist's; doch sagt —

Isaura,

(mit offenen Armen auf ihn zueilend).

Mein Bruder: komm an dieses Herz, mein Bruder!

Admirante, (zurückbebend).

Ich, Euer Bruder, ich?

Isaura.

Der Todtgeglaubte,
Den treulos eine Zofe meiner Mutter
Auf ihrer Flucht mit einem Abentheurer
In einem Wald Valencias ausgesetzt:
Sie selbst entdeckt' es in der Todesstunde.

Admirante.

Beim hohen Himmel — dort ward ich gefunden!

Isaura.

Und zauderst noch, an dieses Herz zu eilen?

Admirante.

Du, meine Schwester! Die Geliebte nicht —
Und darum rief's mit tausend Sehnsuchtsstimmen
Aus meinem Herzen mächtig hin zu Dir!
Und darum mußt' ich Dir ergeben seyn,
Obgleich ein Andrer von Dir heiß geliebt!
Und darum — doch was träum ich da — Du bist
Ja meine Schwester, meine theure Schwester!

(Er eilt auf Isaura zu, und drückt sie mit Innigkeit an seine Brust).

O, Gott! Laß mich in der Umarmung sterben!

Neunter Auftritt.

Die Vorigen. Posa.

Posa.

So find ich Euch im schönen Band verschlungen,
Das Herzen für die Außenwelt vereint.

Im Innern leuchtet's hell als Demantkette
Und strahlt hinauf bis in das Himmelsland.

Admirante.

O, Herr! Vernehmt es, sie ist meine Schwester!

Isaura.

Den Bruder fand ich, den so oft beweinten!

Admirante.

Die Stimme der Natur hatt' ich verkannt.

Isaura.

Jetzt darf ich Deine reine Lieb' erwiedern.

Posa, (zu Admirante).

Das Räthsel ist gelöst, Dein Traum erfüllt,
Und Niemand stehet ihrem Herzen näher,
Als Du.

Isaura.

Mein theurer Bruder!

Admirante.

Meine Schwester!

Posa.

O, nehmt mich auf in diesen schönen Bund,
Damit auf Erden ein Mal noch die Liebe
Mir lächle! Nehmt mich auf!

Admirante.

Mein edler Herr!

Isaura, (zu Posa).

So grüß ich Euch denn mit dem Brudernamen
Und scheide willig von dem süßen Wahn.

Ja, Bruder, jene Blüthen werf ich weg,
Die mir der Lenz im Zauberlicht gezeigt,
Und gründe mir das Recht auf Euer Herz.
Doch jetzt zum Wichtigen, das den Verzug
Des Augenblicks nicht duldet. Philipp kennt
Die Flamme, die Ihr nährt. Der letzte Brief,
Der nur zu klar die Deutung in sich schliest,
Ward hinterlistig von ihm aufgefangen;
Und alles ist zu fürchten!

Admirante.

O, mein Gott!

Posa.

Was fürchtet Ihr? Den Tod? Ihr Lieben seht
Nur des Gerippes widrige Gestalt;
Den Jüngling nicht, der sanft hinüberführt
Ins stille Land des Glückes und der Lust.
Denn eine Liebe, wie die meine ist,
Zählt ihre Dauer nicht nach Menschensatzung;
Nach Dem, was thöricht Sinnen ausgedacht,
Der Zeit unendlich Wesen auszumessen,
Nach Jahren, Monden, Stunden und Minuten.
Nein, solche Liebe blühet fort und fort
Und irrend Menschentreiben bleibt ihr fremd.
Sie lebt nicht in der Zeit, die Zeit in ihr,
Daß, wenn sie einst die Ewigkeit erreicht,
Sie stets in ihr gelebt zu haben glaubt.

Admirante.

O, trotzt nicht der Gefahr!

Isaura.

Ihr seyd uns theuer!

Admirante.

Ein neues Band vereinigt Euch mit uns.

Isaura.

Die Schwester zittert für den Bruder jetzt.

Posa.

O, zittert nicht! Der Frühling kommt in Blüthen
Und breitet vor dem Blick die bunte Pracht.
Der Sommer steigt in seines Mittags Schwüle
Und aller Glanz des Lebens ist erwacht.
Da öffnet sich die finstre Gruft der Stürme,
Verderblich rauschen sie durch Herbstes Nacht,
Der Tod legt seine Hülle auf die Erde —
Doch bald erklingt dem Frühling neues Werde.

Isaura.

Ihr habt den Lebensspiegel klar erschauet,
Sein reines Bild uns glänzend aufgestellt,
Denn wie der weiten Schöpfung Räder rauschen,
So dringt der Geist auch in die Menschenwelt.
Doch faßt wohl die ein ahnungsvolles Grauen,
Die liebend sich in Eure Bahn gesellt:
Und will der Freund nicht irdisch mehr erscheinen,
So müssen sie hier unten trauernd weinen.

Admirante.

O, das verhüte Gott! In meinen Adern
Fließt üppig noch des Lebens muthge Kraft.
Die Brust ist Euer Schild und diese Arme
Sind Schwerdtes Klinge und des Speeres Schaft.
In meinem Blute muß der Feind sich baden,
Eh er ein Haar von Euerm Haupt entrafft:
Dann eil' ich Euch voran zum Freiheitslande
Und schlinge dort die ewgen Liebesbande!

Posa,

(sich zu Beiden neigend).

Du armer Philipp mit des Indiens Schätzen! —
Bin ich nicht reicher um ein herrlich Gut?
Die Treue ist der Liebe goldne Frucht.
Der Himmel hat die Blüthe rückbehalten,
Die Erde gibt, was ich noch nicht gesucht:
So will das Leben selig sich gestalten,
Und höhre Geister seh' ich göttlich walten!

(Gruppe.)

Ende des dritten Aufzugs.

Vierter Aufzug.

Das Innere der Kirche unserer lieben Frauen von Atocha, festlich erleuchtet und ausgeschmückt.

Erster Auftritt.

Die letzten Töne der Orgel und des Chorgesangs verhallen hinter der Scene.

Posa,

(allein; an einem Pfeiler im Hintergrunde gelehnt).

Verhallet ist der Klang der Feiertöne,
Die mich in Zauberphantasien gewiegt;
Stumm sind die Zungen, die mit Geistermacht
Des Herzens zarte Fibern angeregt,
Die das Gemüth hinüber in ein Land
Geführet ahnungsvoller Herrlichkeit.
Das ist das Land, wo meine Liebe lebt,
Das ist das Reich, wo ihre Blüthe sprießt.
Dort wohnt der Zauber, der sie ewig fesselt,
Vor dem kein Erdenzwang der Herzen gilt.
O, führet einst, ihr süßen Wunderklänge,
Den freien Geist auf euern hehren Schwingen
Hinüber in das heiß ersehnte Land!

(Nach einigem Nachdenken.)

Bin ich nich glücklich? Sie hat mir gelächelt,
Die keiner Sprache Wort genugsam preißt.
Bin ich nicht glücklich? Sie durft' ich erretten
Aus trügerischer Fluthen Todesnacht!
O Glück, von hoher Schicksalsgunst verhängt,
Bleib mir getreu, Begleiter meiner Liebe!

Zweiter Auftritt.

Der Vorige. Donato.

(Donato hat sich dem Marquis langsam genähert und ist unbemerkt hinter ihn getreten).

Donato.

Memento mori!

Posa,

(sich rasch umwendend).

Seyd mir willkommen mit dem Todesgruße!
Er scheint mir Wohlklang aus dem Heimathsland.
Mich schreckt er nicht! Der Böswicht und der Thor
Erzittern vor dem dunkeln Wort, das sich
Ins bunte Gaukelspiel des Lebens drängt.
Wer klar erkannt, wie in dem schönen Lande,
Das uns des Todes schwarze Pforte birgt,
Das Glück erblüht, vom Leben uns versagt,
Wer seine Hoffnung dort schon angebaut,
Den setzt der Todesbote nicht in Schrecken.

Donato.

Ihr steht vor mir in Kraft und Jugendblüthe,
Doch Euer Wort klingt wie aus Greises Mund.
Das Leben rinnt in tausend goldnen Quellen
An Euch vorbei. Ihr dürft die süßen Gaben,
Die es in Ueberfülle Euch geweiht,
Nur fassen, um es selber zu bekränzen:
Und Ihr verschmäht den Schmuck, Ihr preist die Gruft,
Wo die Verwesung ihrer Opfer harrt?

Posa.

Die Hülle sinkt, der Geist wird fesselfrei
Und findet überm Sternenzelt die Heimath!

Donato.

Wer macht Euch dessen so gewiß? Die Furcht
Des Todes heckte solche Träumerein
Und überspannte Phantasie erhebt
Zweideutge Güter über Wirklichkeit.

Posa.

Ich staune! Ihr, ein gottgeweihter Priester,
Wagt, solche Rede hier im Heiligthum
Zu führen: fürchtet nicht den Donner Gottes,
Daß er des Frevlers Zunge lähmt auf Ewig.

Donato.

Die That nur wird geprüft; das Wort ist Schall!
Ihr, der so stolz in Eurer Rede Fülle
Den höhern Werth des Jenseits aufgestellt
Vor aller Herrlichkeit des Erdenseyns:

Wer weiß, wenn Euch die ernste Stunde ruft,
Wie Eure Seele diesem Ruf erbebt!

Posa.

Laßt die Gemüther Fremder ungetastet
Und blickt hinab in Euern eignen Geist!

Donato.

Denkt: alles was dem Herzen theuer ist,
Zerstiebt wie Spreu in diesem Augenblicke.
Die Kette, von der Freundschaft zart gewebt,
Zerschneidet kalt des Todes starre Hand;
Die Rosen, so die Liebe ausgestreut,
Verwelken vor dem Schauer seines Odems:
Nicht Ihr allein seyd die erkorne Beute,
Die ganze Schöpfung sinkt mit Euch ins Grab.

Posa.

Und Ihr, der sich des Todes Boten nennt,
Ihr malt mit solchen Farben Euern Meister?

Donato.

Ich ward zu seinem Boten eingeweiht
In einer furchtbar schreckensvollen Stunde.
In einer Stunde, die für Andre wohl
Den Wahnsinn als Begleiter mitgeführt,
Ich ward zu seinem Boten eingeweiht,

(Mit erhobener Stimme).

Um ihn zu künden, eh er selbst erscheint.

Posa, (aufmerksam).

Und bringt Ihr solche Kunde?

Donato.

Ja, so ist's!

Die Sonne, die Euch heute aufgestiegen,
Sie ist die letzte, so Euch glänzend lächelt;
Die Pracht der Welt, den heitern Schmuck der Auen
Habt Ihr zum Letztenmale heut erschaut;
Der Freundschaft Stimme und der Liebe Kosen
Sind Euch zum Letztenmale heut erklungen:
Denn wie die Mitternacht den Fittich senket,
Hält Euch Verwesung fest in kalten Armen.

(Ab).

Dritter Auftritt.

Posa, (allein).

Brav, alter Rabe! Dein Gedächtniß hat
Das eingelernte Stückchen treu behalten.
Gut warst Du abgerichtet; ich erkenne
In deinem Krächzen Deinen großen Meister.
Doch wie Du glänzend auch das Leben preisest,
Es sinkt in Nacht beim Himmelslicht der Liebe!

Die Engel haben schon in holden Tönen
Prophetisch meinem Geiste vorgesungen,
Daß, wenn der Tod sein Opfer hält umschlungen,
Er auch den Drang des Herzens wolle krönen.

Den Himmel mit der Erde zu versöhnen:
 Wie war solch ewig Wunderwerk gelungen?
 Die Liebe hat den Blüthenzweig geschlungen:
 Unmächtig bleibt der Tod beim Glanz der schönen.

Drum rausche hin, du sturmbewegtes Leben,
 Vergehe, Dorn der süßen Liebesrose,
 Stirb, Natter, mit dem goldverfäschten Schimmer!

Der sanfte Tod macht jene Wogen eben:
 Du, Liebesblume, wirst die Dornenlose!
 Den Himmelsglanz erträgt die Täuschung nimmer.

Vierter Auftritt.

Der Vorige. Admirante.

Admirante.

Ha! Endlich find' ich Euch. Seitdem ich weiß,
Daß über Euerm Haupt an dünnen Fäden
Das Schwerdt, das tödtliche, gehalten wird,
Treibt mich die Angst umher; ich muß Euch sehn,
Muß um Euch seyn, damit sich die Gefahr
Nicht heimtückisch zu Euerm Leben schleiche.

Posa.

Nun, so beruhge Dich und fürchte nichts mehr!
Die Fäden sind gelöst, es stürzt das Schwert —
Noch hemmt den Fall ein leiser Widerstand;

Doch bald gewinnt das steigende Gewicht,
Es reißt sich los und jede Erdenfurcht,
Des Wahnes Truggestalten sind zertrümmert.

Admirante.

O, mehret nicht die Pein in meinem Innern
Mit solcher Worte räthselhaftem Sinn!
Was ist geschehn? Vertraut es Eurem Bruder!

Posa.

O, weine nicht! Und laß den Thorenglauben
In Deinen unbefleckten Geist nicht ziehn:
Das arme Leben sey der Perle werth,
Die unter seines Schmerzes Taucherglocke
Der Mensch als Thräne aus dem Herzen hebt.
Wir müssen scheiden. Kurz ist diese Trennung
Und ewig ist das schöne Wiedersehn.
Ein Bote, dessen Kunde selten trügt,
Hat mich zur letzten Reise abgerufen.

Admirante.

So hätte meine Schwester recht geahnt?
Sie läßt Euch warnen, nannte einen Mönch —
Donato — irr' ich nicht — des Königs Werkzeug!

Posa.

In zarter Frauenseele wohnt die Ahnung,
Ein Saitenspiel mit wunderbarem Laut.
Die Töne ruhen, Stille liegt auf ihnen,
Bis sie belebt ein übermächtger Hauch:
Dann bebt das Spiel in grauenvollen Klängen,

Und muß sich deutungsvoll ins Daseyn drängen;
Auch wie's der Schwester reinen Geist durchzogen,
Geschahs: die Ahnung hatte nicht getrogen.

Admirante.

Mein theurer Herr, o so beschwör' ich Euch!
Noch ist es Zeit — entflieht; auf flüchtgen Rennern
Erreichen wir das Seegestade. Dort
Nimmt uns ein fremdes Fahrzeug gastlich auf
Und führt uns hin nach weit entlegner Küste,
Wo Philipps Rachsucht keine Dolche findet!

Posa.

Was sprichst Du da? Ich sollte feig entfliehn,
So nah dem schön geträumten Glücke fliehn?
Als ich zuerst sie liebend angeschaut,
Da hab ich mich dem Tode schon geweiht,
Der nur allein den Kranz für meine Liebe
Mir reichen kann; und hat des Schicksals Gunst
Denn nicht das Ueberschwengliche gewährt?
Hat an dem meinen nicht ihr Herz geruht,
Sie nicht mit süßer Huld mir zugelächelt?
Die Erde bietet keine Wonnen mehr;
So werd' ich sie im Himmelslande finden!

Admirante.

Selbst diese Liebe, ist sie nicht die Kette,
Die mächtig Euch an's Daseyn schließt. Bedenkt,
Wenn Gegenliebe —

Posa.

Schweig, und niemals wieder
Zur Lippe kehre dieses Wort zurück!
Könnt ich sie lieben mit der Allgewalt,
Die Todesfurcht und Erdenglück verschmäht,
Wenn ihre Tugend einen Flecken trüge?
Ich muß sie lieben, so steht's in den Sternen,
Doch sie bewahren auch das Liebesglück,
Das in dem Keime ihrer Fügung liegt.
In ihrem Reich werd' ich die Blüthe pflücken!
Doch Dir, mein treuer Knabe, hält die Erde
Den Tempel ihrer Freuden glänzend offen.
Du mußt entfliehn! Die Luft, die mich umgibt,
Der Augenblick, der, eine leichte Welle,
Sich aus dem Strom der Zeiten näher drängt,
Sie bringen Tod. Vergiftet ist die Luft,
Die leichte Welle steigt zur wilden Woge,
Und was mir naht, wird des Verderbens Beute!

Admirante.

Ich Euch verlassen? Habt denn Ihr das Kind,
Das arme, hülfsbedürftige verlassen?

Posa.

Ein neues Daseyn schlingt die Liebesbande
Dir um das Herz und macht die alten Rechte,
Die längst entbehrten, heilgen wieder geltend.
Isaura ist der Klang aus früher Zeit,
Der heiter Deine Gegenwart durchtönt.

Noch ein Mal: meide den Geächteten!
Zur Schwester geh; dort grünt der Lebensbaum,
Der lockend dir die goldnen Früchte zeigt.

Admirante, (bitter).

Die Schale glänzt! Im Innern wohnt der Wurm!
Wollt Ihr's vergessen, daß ich diese Schwester
Um die Geliebte eingetauscht? Daß sie
Das Unersetzliche nicht geben kann?
Und soll ich mich in ihre Nähe bannen,
Daß ich den süßgefüllten Becher immer
Erblicke und der Seele glühnden Durst
Mit dem ersehnten Trank nicht stillen darf?
O, nein! So grausam könnt Ihr nimmer seyn,
Solch schweres Opfer von mir zu verlangen.
Auch meine Liebe ist den Sternen eigen,
Von ihnen fordr' ich einst die Schuld zurück! —
Laßt uns vereint die Unglücksstätte fliehn,
Laßt uns ein fernes Eiland suchen, wo
Ihr Eurer Lieb' in süßen Träumerein,
Verfolgt von keinem Hasse, leben könnt,
Wo Ihr ein unsichtbares Zauberreich
In Eurem eignen Geiste Euch errichtet.
Dort will auch ich die Schwester lieben lernen!
Die Seele soll die liebliche Gestalt
Von ihr getrennt sich denken; einen Engel
Bekleid ich mit der schönen Hülle und
Was Phantasie gesündigt, reinigt sie

Dann selbst dem Herzen, daß es lieben darf.
O, kommt! Laßt uns das schöne Eiland finden,
Wo Geister unsichtbare Kränze winden!

Posa.

Laß ab von mir!

Admirante.

O, folgt dem Ruf des Bruders!

Posa.

Dich übertönt der Liebe mächtge Stimme.

Admirante.

Auch Bruderlieb' ist eine Himmelskraft!

Posa.

Wie damals mich die Silberfluth gelockt,
Als lüstern schon der Tod nach ihr gehascht,
So ruft's auch jetzt mit wunderbarem Laut
Hinab zum Strudel, zu den schwarzen Wogen;
Der Fluth entsteigt ein goldner Regenbogen
Und lächelnd winkt aus ihm die Himmelsbraut.

Admirante.

Soll ich aufs Neu denn eine Waise seyn?

Posa.

Mein freier Geist wird schützend Dich umschweben,
Ich fliehe nicht! Hier wurzeln meine Freuden,
Hier meine Lieb'; hier will ich fröhlich scheiden!

Fünfter Auftritt.

Die Vorigen. Bassompierre.

(Bassompierre tritt eilig herein und wendet sich hastig zu Posa, wie zu Jemand, den er nach vielem Suchen gefunden).

Bassompierre.

Ein sonderbar Gerücht verbreitet sich:
Euch geht es an!

Posa, (lächelnd).

Will noch die müßge Welt
Im leichten Zungenspiele mein gedenken?

Bassompierre.

Donna Velasco, Oberhofmeistrin
Der Königin, soll einer ihrer Basen
Und diese einer dritten und so weiter,
Die Sache unter heilgem Siegel der
Verschwiegenheit vertrauet haben, bis
Sie denn durch solcher Reden Labirinth
Zu mir gekommen.

Posa.

Und was kann das seyn?

Bassompierre.

Man spricht von einem Bild, so Ihr verloren,
Der Zufall habe Donna de Velasco
Zur Finderin gemacht und, was unglaublich,
Dies Bild sey das getreue Contrefei
Der Kön'gin. Tolles Zeug! Was etwa dran ist,
Hoff ich von Euch nun wahrhaft zu vernehmen.

Posa.

Ihr waret stets mein Freund; Ihr habt's bewiesen
Und kein Geheimniß hab' ich mehr für Euch.
Ja! Dieses Bild in hochgeweihter Stunde
Vom Herzen dem Gedächtniß anvertraut,
Mit willger Hand aufs Pergament geworfen,
Das die Gemeinheit nun zur Scheibe macht,
Den Pfeil des giftgen Spottes hinzusenden,
In dem sich Grausamkeit das Recht begründet,
Mit kaltem Hohn den Unschuldgen zu richten —
Es trägt die Züge meiner Königin,
Der Herrlichsten, die Spaniens Reiche schaun!

Bassompierre, (erstarrt).

Beim Himmel! Diese Lösung war es nicht,
Die ich erwartete. Unglücklicher!
Und noch umschließen Euch der Hauptstadt Mauern?
Ihr habt noch nicht in schneller Flucht der Rache,
Der unversöhnlichen des Königs Euch
Entzogen? Ist es Euch denn unbekannt,
Daß Donna de Velasco, die Vertraute
Des Königs schon seit Jahren, nur dem Argwohn
Des eifersüchtgen Philipp dient, daß sie,
Mit gern entstellender Geschäftigkeit
Ihm hinterbringt, was irgend nur das Mißtraun
Des alternden Monarchen nähren kann?

Posa.

Wohl ist Don Philipps Herz der Grund, in dem

Der Lästrung giftge Saaten Wurzel fassen;
Die Pflanze wächst: die Frucht heißt Meuchelmord.

Admirante, (zu Bassompierre).

Ihr wißt das Aergste nicht! O, helft mir bitten,
Daß er sich rette! Schon ist er bezeichnet,
Verfallen schon sein Haupt. Ein Mönch, Donato,
Ward von dem Könige zu ihm gesandt —

Bassompierre, (einfallend).

So hat der Todesbote Euch den Gruß gebracht?
Ein neues Opfer seiner blutgen Lust
Sollt Ihr dem königlichen Tiger werden;
Allein er irrt! Beim Himmel, er betrügt sich!
Ich will die sichre Beute ihm entreißen.
Hört mich! Ich sende heut Couriere ab,
Im Augenblick, die Pässe sind gefertigt,
Ihr tauscht den Anzug, nehmt den besten Renner
Aus meinem Stall und eilet ohne Anstoß
Zu Frankreichs Grenzen, die Euch Schutz verleihn.

Admirante.

O folgt dem Rathe, den die Freundschaft gibt,
Nehmt willig an die gottgesandte Hülfe!
Mein treues Herz wird Eure Spur schon finden
Und bald begrüß' ich den Geretteten.

Posa.

Was drängt Ihr mich? Hat sich dies arme Leben
In solcher üppgen Pracht vor Euch entfaltet,
Daß Ihr es höher als die Liebe schätzt,

Die fort und fort zu allen Zeiten lebt?
Mich lockt nicht solch Gelüst! Ich fliehe nicht.
Hier, wo der Liebe Sonne aufgegangen,
Will ich in ihren Strahlen glänzend fallen.

Ich habe nicht geklopft an jene Pforte,
Die uns den ewgen Blüthengarten deckt;
Ich bangte beim geheimnißvollen Worte,
Eh Liebe mich mit heilgem Ruf erweckt:
Da öffnen sich von selbst die schwarzen Thüren,
Das Reich des Glanzes ward von mir entdeckt. —
Ein stiller Jüngling, um mich einzuführen,
Begrüßet mich mit liebevollem Blick,
Er trägt die Fackel, will die Flamme schüren,
Sie wirft den Schein zum Lebenden zurück:
Hier muß ein fremdes Licht uns noch erhellen,
Sonst siegt die Nacht vom tiefen Mißgeschick;
Doch treten wir an jener Pforte Schwellen,
So löscht der Jüngling sanft die Fackel aus,
Denn dort umziehn uns ewge Glanzeswellen. —
Und durch die Pforte darf ich ohne Graus
Zur nie verwelkten Flur des Gartens schauen:
Da ruft die Sehnsucht aus dem niedern Haus
Mich hin zu jenen wundervollen Auen.
Wohl tausend Blüthen zeigen ihre Pracht,
Das Erdenland erscheint im düstern Grauen.

Dort ist die Rose glänzender erwacht
Und neigt sich liebend zu dem Veilchen nieder,
Die duftge Blüthe stiller Sommernacht
Eröffnet ihren Kelch dem Tage wieder;
Wohl über allen andern aber glänzt,
Doch nie erreicht von jedem Preis der Lieder,
Die Lilie. Wer dort mit ihr bekränzt
Zu werden hoffen kann, der geht zur Pforte
Des Todes fröhlich ein, zum Liebesporte.

Bassompierre.

Was hör' ich, Ihr verschmähet meine Hülfe!

Posa.

Ich dank' Euch, Freund! Allein ich fliehe nicht:
Der Wille steht so fest wie meine Liebe!

Admirante, (außer sich).

So will ich denn das Letzte noch versuchen
Und wider Euern Willen dien' ich Euch!
Ihr werft das Leben fort wie eine Last
Und ich vermag's nicht, ohne Euch zu tragen.
Da gilt es denn! Jetzt muß ich Alles wagen,
Den höchsten Edelstein will ich erjagen
Und willig setz ich Blut und Leben ein.

(Indem er starr vor sich hin blickt, als sähe er etwas Gräßliches, Furchterregendes).

Der Tiger kreist um seine Lagerstätte,
Sein scharfes Auge späht im blutgen Schein,

Ob Jemand sich ihm nah gewaget hätte,
Der Rachen gähnt zur qualenvollen Pein;
(Aufblickend und mit erhobenem Muthe).
Es gilt den Kampf, es gilt die Lebenswette:
Ich sterbe, oder muß Euch Retter seyn!
(Schnell ab).

Posa.

Halt, Admirante, halt!

Bassompierre.

Was mag er wollen?
(Beide eilen dem Admirante nach).

Sechster Auftritt.

Die Gallerie wie im dritten Aufzuge.

Isaura,

(kommt nachdenkend aus einer Seitenthüre und zerpflückt eine Rose, die sie in der Hand trägt).

Auch deine Zeit ist kommen, süße Rose,
Und deine Blätter fallen in den Staub!
So wird das Liebesglück der Stürme Raub;
Auch deine Zeit ist kommen, süße Rose!
Ins Leben schreiten dunkle Schicksalsloose,
Der Nord weht über abgestorbnes Laub;
Auch deine Zeit ist kommen, süße Rose,
Und deine Blätter fallen in den Staub!

Siebenter Auftritt.

Die Vorige. Isabella.

Isabella.

Isaura, sieh! ich folge Deinen Schritten;
Mich läßt die Unruh nicht! Du trägst ein Leid
Und birgst der Freundin den geheimen Quell,
Aus dem die bittern Tropfen sich entringen,
Den Frieden Deines Herzens zu vergiften.
Du bist nicht mehr dieselbe, die Du warst;
Am reinen Himmel Deiner Freuden ist
Des Unmuths trübe Wolke aufgestiegen. —
Was hat die zarte Blume Dir gethan,
Daß Du sie ihres Blätterschmucks beraubst? —
Wodurch hat Deine Freundin Dich gekränkt,
Daß Du ihr treue Mittheilung versagst?
O, laß die Rinde Deines Herzens schmelzen
Und zeige mir die Wunde, daß der Balsam
Vom trosterfüllten Freundschaftswort sie heile.

Isaura.

Ein bunt Gemälde ist die weite Schöpfung,
Ein steter Wechsel jeglicher Gestalt:
Bald grünt die Flur im reichen Morgenlichte,
Bald decken Schatten solches heitre Land;
Der Krieg durchtobt die Welt mit blutgen Schrecken,
Der Frieden bringt die Palme in das Haus;
Es ist nicht Bleibendes und diesem Walten

Ergibt sich auch das schwache Menschenherz.
Wie reich hat nicht ein freundliches Geschick
Mich heut gesegnet! Einen Bruder, den
Ich längst verloren gab, ja! todtgeglaubt,
Gewährt es mir durch unverhoffte Fügung.
So zieht es selbst den Stachel aus der Wunde,
Den seine strenge Hand hineingedrückt.

Isabella.

Das ist ein Strahl von mächtger Himmelshuld;
Der sich wohlthätig in Dein Leben neigt;
Und doch vermag er nicht die Nacht zu lichten,
Die mit geheimen Grame Dein Gemüth
Umhüllt? Das muß ein tiefer Kummer seyn!
Mich trügst Du nicht! Das Leid, so Dich verzehrt,
Es ist das zarte Kind der Leidenschaft,
Die Himmelskränze in das Leben schlingt
Und auch den Kelch der bittern Schmerzen reicht:
Du hast den Kelch versucht; die Liebe ist's,
Sie legt den Trauerflor um Deine Freuden.
Hast Du mit holdem Bangen mir vertraut,
Wie ihre Lust sich vor Dir aufgethan,
Und ließest Du das junge Glück mich theilen,
Das zu dem unbewachten Herzen schlich:
So hab' ich auch ein Recht auf diesen Kummer,
Mit dem die Wandelbare Dich umschlingt.

Isaura.

Ich widerstehe länger nicht! So wißt:

Für mich hat jene Flamme nicht gebrannt,
Die auf dem Altar seiner Liebe glänzte,
Die Strahlen, welche dieses Licht geworfen,
Von mir im selgen Wahne aufgefangen,
Sie waren einer Anderen bestimmt,
Und sollten nur an mir vorüberwallen,
Da sie den Weg zu meinem Herzen fanden.

Isabella.

Von Posa's Liebe sprichst Du: irr' ich nicht?

Isaura.

Ich hab' sie aufgegeben — diese Liebe,
Und eine reinre nimmt die Stelle ein.
Ich bin ihm Schwester worden. Ja! mir schenkt
Ein Tag den großen Reichthum von zwei Brüdern.
Ob in dem schwachen Herzen wohl die Wunde
So ganz vernarben wird? Ich hoff es kaum.
Doch mir gebührt ein bittres Angedenken:
Wie konnt' es auch das stille Veilchen wagen,
Sich in der Näh' der königlichen Lilje
Geliebt zu glauben!

Isabella.

Deiner Rede Sinn
Ist mir ein Räthsel und indem Du so
Des Herzens Heimlichkeiten willst entschleiern,
Stellst Du ein neu Geheimniß vor mir auf,
Das sonderbare Zweifel in mir weckt.

Isaura.

So hört; doch zürnt nicht dem Unglücklichen,
Der von dem ungewohnten Glanz geblendet
Die Sonne selbst für jenen Stern gehalten,
Der seinem Leben Liebe strahlen sollte.
Gibt es aus grauer Zeit doch eine Sage,
Daß sich ein Jüngling auf in kühnem Muthe
Zum Sonnengott geschwungen; nicht um dort
Mit dem Unsterblichen sein Reich zu theilen:
Das war es nicht! Ein unerforschter Zug
Hob ihn hinauf, den Göttlichen zu lieben;
Allein die Gluth versengte seine Flügel,
Und statt das Licht im vollen Glanz zu schaun,
Stürzt er zerschmettert in die Todesnacht.
Sagt: war der Jüngling nicht bedauernswerth?

Isabella.

Das ist die Fabel von dem Ikarus;
Doch welche Deutung gibst Du diesem Gleichniß?

Isaura.

Ihr seyd die Sonne! Jener Ikarus —
Der Marquis ist's! Euch galten seine Flammen,
Die Lilje war ihm Liebesstern geworden,
Und seine Dichterleier klang für Euch.
So lieblich rauschte dieser Ton vorüber,
So schmeichlerisch drang er ins Herz hinein;
Gern gab ich mich der süßen Täuschung hin!

Isabella.

Ha, meine Ahnung!

Isaura.

O, verzeihet ihm!
Kann sich das Schiff zum sichern Hafen lenken,
Wenn es des Sturmes Kraft ins weite Meer
Geschleudert? Bleibt der Mensch Pilot des Herzens,
Das von der göttlichen Gewalt der Liebe,
Dem geistigen Magnet, gezogen wird?
Verzeihet, meine königliche Freundin!
Ist Eure engelreine Seele doch
Ein Diamant, auf dem kein Flecken haftet:
Das hatte Posa's Liebe wohl erkannt
Und sich in stiller Demuth Euch geweiht.

Isabella.

Du sprichst zu Gunsten dessen, der so schwer,
So bitter Dich getäuscht? Du treue Seele!
Ich bin ihm meines Lebens Rettung schuldig,
Ich zürn' ihm nicht, und gern verzeih ich ihm.
Allein er hat in mir die Frauenwürde,
Die Würde der Gemalin seines Königs
Verletzt und deshalb muß ich von ihm fodern,
Daß er an meinem Hof nicht mehr erscheint.
Du, meine Freundin, kennst jetzt meinen Willen
Und leicht ergibt sich Dir Gelegenheit,
Dem Marquis Posa solchen zu eröffnen.
Beruhige Dein Herz, Du theures Kind,

Und mühe Dich, die Täuschung zu verschmerzen.
Wohl ist die Lieb ein hohes Lebensgut,
Doch reiner ist ein ruhiges Gemüth!

Isaura.

Ja! reiner ist ein ruhiges Gemüth!
Doch wer dem holden Wunderbaum sich nahte,
Der üppig in dem Hain der Liebe blüht,
Den lockt es ewig zum verborgnen Pfade!
Dort rauschet in des Baumes Blüthenzweigen
Der zaubervollen Melodieen Heer,
Dort lauschet stumm im aufmerksamen Reigen
Die Nachtigall und klagt ihr Lied nicht mehr!
Dort blickt der Himmel leuchtender hernieder,
Kein Wölkchen trübt der heitern Bläue Glanz,
Es schmückt die Flur ein ewger Sommer wieder,
Er gibt die Frucht im reichen Blüthenkranz.

Isabella.

Wohl wird die Frucht als golden uns genannt,
Doch wer den Boden, der sie trägt, verkannnt:
Der hat nur das Metall in ihr erschaut,
Vor dessen Frost das arme Herz ergraut.

Isaura.

Auch mir ist jener Blüthenkranz erschienen
Und schlang sich willig um das weiche Herz;
Ein glänzend Kind mit überirdschen Mienen
Bot mir die Frucht und zeigte himmelwärts.
Ich nahm die Frucht; doch wußt ich nicht zu deuten,

Wohin der Blick des Kindes sollte leiten,
Ich fühlte nicht den tiefen Sinn dabei,
Daß hier auf Erden nicht mein Lieben sey.
So wunderlieblich dufteten die Blüthen,
So strahlend glänzte mir das Gold der Frucht.
Ich wußte meine Sehnsucht nicht zu hüten,
Daß ich die Frucht zu brechen nicht versucht;
Doch eh ich noch dies höchste Glück errungen,
Ward es von einer dunkeln Macht umschlungen:
Die Blüthen welkten hin, die Frucht verdarb
Und jede Freude meines Lebens starb.

Isabella.

O! wenn die Freuden sterben, lebt die Freude,
Die reinere, ein himmlisches Geschmeide;
Dann strahlt die Blüth in unvergangner Pracht,
Zum Leben ist die goldne Frucht erwacht.

Isaura.

Auch trat das Kind in seinem Himmelsglanze,
Mit sanftem Blicke wieder vor mich hin,
Es zog mich vom verwelkten Blüthenkranze
Und goß mir heilge Worte in den Sinn:
„O, weine nicht! Das Herz, dem nicht hienieden
Das schöne Glück der Liebe ist beschieden,
Wird es erschaun im Himmelsgarten dort;
Drum liebe in das heitre Jenseits fort.“
Die Worte gaben mir den Muth zum Leben,
Den reichen Schatz der Hoffnung mir zurück;

In seiner Kraft will sich der Geist erheben,
Er blickt mit Stolz auf das zukünftge Glück.
Und — ist auch jener Blüthenkranz vernichtet,
Hab ich auf jene goldne Frucht verzichtet —
So webt doch mancher zarten Blüthe Schein
Noch süßen Trost ins arme Leben ein.

Isabella.

Aus meinem Herzen schöpfe dieses Gut!
Du bist geläutert in der eignen Glut,
Und was die Liebe grausam Dir versagt,
Gibt Dir das Licht, das in der Freundschaft tagt.

(Sie küßt Isauren auf die Stirn und geht ab durch die Thüre zur Seite).

Neunter Auftritt.

Die Vorige. Admirante, schnell aus dem Hintergrunde.

Isaura,

(indem sie ihm entgegeneilt).

Mein Bruder!

Admirante.

Theure Schwester!

Isaura.

An mein Herz!

Du bist's! Du gibst dem Leben seine Kronen,
Das ohne Dich den Werth verloren hätte.

Admirante,

(indem er Isauren umarmt).

Ich sehe Dich — Dein Herz schlägt an dem meinen —

(Mit dem Ausdruck der Bitterkeit).

Das Schwesterherz! — Laß ab, du giftge Natter,
Ich schleudre dich in die Vergangenheit! —
Ein günstiges Geschick hat mir den Pfad
Zu Dir gezeigt. O, Schwester! Du mußt helfen,
Du mußt ihn retten aus des Tigers Klauen!

Isaura.

Was ist geschehen? Du bist außer Dir
Und Deine Pulse schlagen fiberhaft!

Admirante.

Die Stunde eilt; der Tod zählt die Minuten —
Mein Herr — o! nicht mein Herr, mein Freund, mein Bruder,
Der Deine auch —

Isaura.

Was ist mit ihm? Sprich schnell:
Mich tödtet dieses Zaudern!

Admirante.

Seinem Leben
Droht Meuchelmord. Die Dolche sind geschliffen,
Banditen harrn des Winks zur blutgen That.
Der Mönch Donato, den Du warnend nanntest,
Der Bote nicht des Todes, nein! des Mords,
Er hat verkündet —

Isaura, (einfallend).

Gott! So ist der Bruder
Verloren?

Admirante.

Er verschmäht die Flucht. Kein Bitten
Kann ihn bewegen. Nur Ein Mittel gibts,
Ihn auf die sichre Rettungsbahn zu führen;
Ein Strahl des Himmels hat den Geist erleuchtet,
Daß ich es fand: Du, Schwester, mußt vollenden,
Mußt helfen zu dem Talisman der Rettung.

Isaura.

Hab ich ihm doch des Herzens Glut geopfert,
Und glühe, neue Opfer ihm zu bringen!

Admirante.

O, da erkenn ich Deine Treue wieder,
Im Schwesterherzen den verwandten Zug!

Isaura.

Was kann ich thun? Wie kann ich, Schwache, retten?

Admirante.

Du bist nicht schwach! Der Wille macht Dich stark,
Und wahre Liebe ist des Muthes Quell.
Eil zu der Königin; nur ihrem Wort
Kann es gelingen — doch nur ihr allein —
Den Bruder wegzutreiben von der Stätte,
Wo er um ihretwillen sterben soll.

Isaura.

Auf welche Weise kann die Königin —

Admirante.

Nur wenge Zeilen bring von ihrer Hand,
In denen sie ausdrücklich ihm befiehlt,
Er soll sich retten, soll auf schneller Flucht
Sein Leben ihrer Dankbarkeit erhalten.
Ich bring ihm diesen Brief, er zögert nicht
Und Bassompierre fördert ihn nach Frankreich.
O, eile, daß die Hülfe nicht zu spät!

Isaura.

Ha! Bruder, ich beneide Dich darum,
Daß Deine Seele diesen Weg gefunden;
Er führt durch Posa's Herz zur schnellen Rettung.
Sie ward zu solchem Dienste ihm verpflichtet,
Als er dem Arm des Todes sie entwandt
Und — hat sie seine Lieb auch streng gerichtet —
So hält sie doch des Dankes heilig Band.
Ich fliege hin zu ihr; ich kehre wieder
Und hülfreich blicket das Geschick hernieder.

(Ab in die Seitenthüre).

Zehnter Auftritt.

Admirante, (allein).

So wird's gelingen! Ja: das ist der Faden,
Der aus dem Labirinthe sicher führt,
Wo ihn das Unthier zu verderben droht.
Die Liebe reicht die Hand, die Dunkel hellen
Sich vor dem Licht aus göttlichem Gefild,

Es ebnen sich die wildbewegten Wellen,
Aus klarem Spiegel schaut das Himmelsbild,
Der Mord vermag sein Opfer nicht zu fällen,
Er flieht vor dem erhobnen Liebesschild
Und jenes Eiland, wo sie Ruhe hoffen,
Steht den Geretteten dann glänzend offen.

Eilfter Auftritt.

Der Vorige. Isaura, ein Papier in der Hand tragend.

Admirante.

Ha! Schwester sprich, bist du der Rettungsengel?

Isaura.

Hier bring ich Dir, von flüchtger Hand entworfen,
Das Wort der Königin, die hülfbegierig
Dem mächtgen Zug der Dankbarkeit gefolgt.
Hör, Admirante!

(Indem sie das Papier entfaltet und liest).

„Flieht, ich bitte Euch,
Ja, ich befehls um meiner Dankbarkeit
Und um der Liebe Willen, die im Busen
Der schwesterlichen Freundin für Euch lebt.
Nicht länger mehr verwahrt in Euerm Herzen
Das Angedenken Isabellens.“

(Sie gibt dem Admirante das Papier).

Nimm!
Zum Bruder eile hin: er soll entfliehn,
Die Königin befiehlt! Fort, zaudre nicht!

Admirante.

Und hast Du keinen Gruß mir mitzugeben?

Isaura.

Er möge seine Liebe mir erhalten,
Die brüderliche; hast Du mich verstanden?

Admirante.

Du treues Herz!

Isaura.

Er möge die nicht hassen,
Die er zu lieben nicht vermocht.

Admirante.

O, Schwester!

Isaura.

Auch Du, den ich für kurze Zeit gefunden,
Ihn wieder an das Schicksal zu verlieren.
Leb wohl! Nimm diesen Kuß vom Schwestermunde,
Ein Denkmal der geweihten Abschiedsstunde.

Admirante.

So lebe wohl! Dort wo die Formen fallen
Wird Liebe ja der Mittelpunkt von Allen!

(Indem er nach dem Hintergrunde abeilen will, tritt ihm Fuentes mit Wache entgegen).

Zwölfter Auftritt.

Die Vorigen. Fuentes mit Wache.

Fuentes, (zu Admirante).

Halt! Ihr seyd mein Gefangner: Euern Degen!

Admirante,

(die Hand am Degen).

Wer wagt es, mir —

Fuentes.

Im Namen des Monarchen!

Isaura.

Ihr irrt, Graf Fuentes, dieser Jüngling soll —
Mein Bruder ist's!

Fuentes.

Das dürfte ihn nicht schützen.

Isaura.

Im Vorgemach der Königin.

Fuentes.

Der König
Befiehlt, wo es auch sey, ihn fest zu nehmen.

(Während dieser und den folgenden Reden steht Fuentes zwischen Isaura und dem Admirante, so daß Beide einander nicht nahe kommen können).

(Die Wache tritt vor).

Isaura, (bei Seite).

Er ist verloren und der Marquis mit ihm!

Fuentes, (zu Admirante).

Ergebt Euch!

Admirante,

(seinen Degen ziehend).

O, so leichten Kaufes nicht!
Wofür hätt ich ein Schwerdt mich zu vertheidgen?

Isaura,

(die Arme nach ihm ausbreitend).

Mein Bruder!

Fuentes.

Rasender, Ihr könnt es wagen?

Admirante.

Du Schwester weißt, welch heilges Pfand ich trage!
Da sinkt der Preis des Lebens in den Staub.
Die Liebe weiht den Kampf, den ich jetzt schlage,
Lebendig werd ich nicht der Sklaven Raub.

Fuentes.

Tolldreister Knabe!

Admirante.

O, der Knabe reift
Zum Manne, wenn ihn das Verhängniß ruft.

Isaura.

Mein Bruder, höre mich!

Admirante.

Ich höre nur
Die Stimme, die zu rascher That mich mahnt!
Es lockt der Kranz, es winkt die Siegerkrone;
Ich fasse sie, dem Sklaventroß zum Hohne.

Fuentes.

Ergreift ihn!

Admirante.

Leben: lebe wohl. Bald bin ich
Dein Schutzgeist worden, theure Schwester!

(Die Wache dringt auf Admirante ein, der sich vertheidigt).

Isaura,

(sinkt ohnmächtig nieder).

Gott!

(In diesem Augenblicke fällt Admirante).

Admirante.

Das ist der Tod! Die Himmel sinken nieder,
Und neu erblüht das Reich der Liebe wieder.

(Er stirbt).

(Gruppe).

Ende des vierten Aufzugs.

Fünfter Aufzug.

Zimmer des Königs.

Erster Auftritt.

Der König. Donna Catherina. Graf Fuentes.

Der König,
(zu Donna Catherina).
Bedenklich nennt Ihr die Unpäßlichkeit
Der Königin?

Donna Catherina.
Seit Ihre Majestät
Den Stärkungstrank genommen, von dem Leibarzt
Olivarez bereitet, sind Symptome
Seltsamer Gattung eingetreten und
Besorgniß um das Wohl der hohen Frau
Erfüllt die Dienerinnen ihres Hofs.

Der König, (für sich).
Das Strafgericht beginnt! Die Opfer fallen,
Mit ihnen fällt die Schmach vom Diadem.
Sich zu entwürdigen, herab zu sinken
Vom höchsten Thron der Welt zum niedern Knecht,
Den Löwen umzutauschen für den Wurm,
Der nur geboren, tief im Staub zu kriechen,

Die edle Perle um den schlechten Sandstein
Hinwegzugeben: Ha! Beim ewgen Gott!
Wer sich zu solcher That vergessen kann,
Der taugt nicht auf den Thron, taugt nicht ins Leben!

(Laut).

Ein Schrecken war des Uebels erster Grund?

Donna Catherina.

Als jener junge Thor, den ihren Bruder
Donna Isaura nannte, seinen Tod
Durch eitlen Widerstand im Vorgemach
Der Königin gefunden und der Lärm
Des Streits zu der Monarchin hingedrungen,
Eilt sie herbei und sieht im Blute schwimmend
Den Todten, sieht, wie Donna de Peralto
Ohnmächtig hingesunken liegt am Leichnam;
Ihr schwindelt und bewußtlos fällt sie uns,
Die wir ihr nah geblieben, in die Arme.
Doch schnell vorüber ging die Anwandlung,
Nur eine leichte Schwäche blieb, allein
Die Krankheit regt sich mit erneuter Kraft,
Und ohne Wirkung ist des Arztes Hülfe.

Der König.

Es wird sich bessern und die ruhge Nacht,
Von keinem Schmerz gestört, dem Sturme folgen.
Ist doch der zarte Nervenbau der Frauen
So leicht gereizt, ein Blatt vom Wind bewegt!

Olivarez soll, wie ich ihm befohlen,
Nicht von der Kranken weichen. Sagt es ihm!
(Donna Catherina ab).

Zweiter Auftritt.

Der König. Graf Fuentes.

Der König, (für sich).

So weit wär es gekommen! Bald steh ich
Allein. In dieser Einsamkeit allein,
Die mir ein Reich, deß unermeßne Grenzen
In jedes Welttheils fernstes Land sich drängen,
Fast höhnend bietet. Ha! Beim hohen Himmel!
So soll der Thron sich glänzender erheben,
Da keine Nebensonne mich verdunkelt;
Des Szepters Macht soll unbedingter herrschen,
Da was im Wege stand hinweggeräumt. —
Was konnte sie im Grunde mir noch seyn?
Ich hab' sie nie geliebt! Als meine Plane
Den Frieden mit dem fränkschen Reiche heischten,
War sie ein theures Unterpfand! Wohl hätte
Der Infant gern für sich den Bund geknüpft,
Um Frankreichs Macht den ehrgeizgen Entwürfen,
Die er verräthrisch hegte, zu gewinnen:
Ja, damals sprach die Politik! Doch jetzt?
Sie selber hat das Band gelöst, das sie
Dem größten Könige der Welt verknüpft,

Um eines Knechtes willen ihn verachtet —
Verachtung? Ha! Wer mich verachtet, der
Ist Todes schuldig, und für meine Plane
Brauch ich schon längstens sie nicht mehr.

(Laut).

Graf Fuentes!

Fuentes.

Eur Majestät?

Der König.

Gebt mir das Blatt noch ein Mal,
So Ihr beim Diener des Marquis gefunden.

(Fuentes überreicht dem Könige das Schreiben der Königin, welches Isaura dem Admirante am Schlusse des vierten Akts gab).

Wohl sind es ihre Züge! Ihre Hand
Hat von der falschen Seele nicht gelernt,
Sich zu verstellen.

(Er liest).

„Flieht, ich bitte Euch,
Ja, ich befehls um meiner Dankbarkeit
Und um der Liebe willen, die“ — Hier macht
Verwischtes Blut die Schrift unleserlich.
Doch weiter jetzt.

(Er liest fort).

„Verwahrt in Euerm Herzen
Das Angedenken Isabellens.“ Klar,
Klar wie der Tag steht ihre Schande da.

(Nach einigem Nachdenken).

Um ihrer Dankbarkeit — das möchte hingehn:
Sie zahlt ihm so die Schuld zurück; doch um
Der Liebe Willen? — Ha! da läßt die Liebe
Sich den versteckten Hinterhalt der Hoffnung,
Den Blick in jene Zeiten nach mir offen.
O, Ihr betrügt Euch! Ueber diese Aussicht
Will ich Euch eine schwarze Hülle decken,
Die noch kein Sterblicher hinweggerückt.

(Zu Fuentes).

Wie steht's um den Marquis: ist er gerichtet?

Fuentes.

Ein unsichtbares Netz hält ihn gefangen,
Bald fällt der Schlag. Entrinnen ist unmöglich!

Der König.

Ich will nicht jenem schwachen Alten gleichen,
Der sich, nachdem er eine Welt beherrscht,
In klösterliche Einsamkeit begab,
Um dort fruchtlosen Strebens sich zu mühn,
Zwei Uhren Uebereinstimmung zu lehren,
Und dann gewähnt, das sey ein Bild der Menschheit,
Die Eines Willen nimmer leiten könne.
Ich nannt' ihn meinen Vater, als er noch
Ein großer Kaiser war. Er trat zurück
Und war von diesem Augenblick für mich
Begraben; denn ich konnt' ihn nicht mehr achten.
Die Menschheit soll sich meinem Willen beugen,

Und wo sich einer von der großen Masse,
Die ich nach meinem Willen formen will,
Im Thorendünkel losreißt, um sich selbst
Die Richtschnur seines Wirkens aufzustellen,
Ein König neben mir, der wird für mich
Zur Uhr und ich zertrümmre die Maschine.
So fiel der Egmont, so Don Carlos, und
Gibt es Verräther noch in meinen Reichen,
So hab ich Blitze auch auf sie zu schleudern.

(Ein Geräusch im Vorgemach, Fuentes eilt nach der Thüre des Hintergrundes um nachzusehn).

Fuentes, (zurückkehrend).

Ihr' Majestät die Königin!

Der König,

(mit einiger Bestürzung).

Was sagt Ihr —

Dritter Auftritt.

Die Vorigen. Die Königin tritt herein, gestützt auf Donna Catherina und Donna Isaura. Die Königin ist blaß und legt während der folgenden Scene zum Oeftern Zeichen innerer Schmerzen an den Tag; auch Donna Isaura trägt Spuren tiefen Kummers.

Der König,

(indem er der Königin einige Schritte entgegen geht).

Ihr schenkt mir den Besuch, trotz eines Uebels,
Das man bedeutend nannte?

Die Königin,

(nachdem sie sich in einen Sessel niedergelassen und ihre beiden Damen zurückgetreten sind).

Mein Gemal,
Vergebens such ich mich zu überreden,
Die Krankheit, die mit scharfen Zangen schmerzlich
In meines Lebens schwache Fäden greift,
Sey nur vorübergehend. Nein! Was hier
Auf Erden von dem Wechselflug der Zeit
Gegeben und hinweggenommen wird,
Stellt nicht so ernst dem Geist sich gegenüber;
Doch wie das Irdsche selbst vorüber eilend,
Wie Zeit und Leben nur geliehen sind,
Um einen kurzen Raum hier zu durchziehn:
So ist's mit diesem Uebel und es ruht,
Wenn sich des Körpers müde Bande lösen,
Damit auch er vom Erdensturme ruhe.

Der König.

Gebt Euch nicht solchen düstern Träumen hin;
Der kunstverständige Olivarez
Hat wohl schon manchen bösen Lebensfeind,
Wenn er sich aufgedrängt, hinweggescheucht.

Die Königin.

Es gibt, so scheint's mir, Fälle, wo die Kunst
Oft selbst als Feindin gegen die Natur
Und ihre Kräfte in die Schranken tritt.

(Mit Bedeutung).

Hat man doch Pflanzen, die von kluger Hand
Und gutem Willen angewandt sich hülfreich
Erweisen und, wenn Arglist sie gebraucht,
Tödtliche Kräfte, die geruht, entbinden.
So liegen Heil und Unheil bei einander
Auch in der Kunst und die Natur empfängt
Oft feindlich, was die Erste ihr gereicht.
Doch will ich nicht darüber klügeln. Nein!
Ich füge mich ergeben in das Loos,
Das mir beschieden. Nur vor Euch möcht ich,
Mein königlicher Herr, gerechtfertigt
Erscheinen, eh ich von dem Leben scheide.
Rein vor dem Blick der Welt und vor dem Euern
Zu stehn, war stets mein Stolz und dieser soll
Mich in der letzten Stunde nicht verlassen.

Der König.

Wozu könnt Ihr der Rechtfertgung bedürfen?
Die Königinnen Spaniens sind noch nie
Vom Pfad der Pflicht gewichen und sie stehn
Weit über dem Verdacht.

Die Königin.

Oft kann der Schein,
Der Wahrheit trügerischer Affe, täuschen,
Und unverdient beschuldgen. Doch zur Sache:
In meinen Vorgemächern ist ein Jüngling
Getödtet worden. Der Unglückliche

Erhob die Waffen, um sich dem Befehl
Des Königes zu widersetzen. Daß
Solch ein Befehl gegeben werden konnte,
Der selbst, was immer heilig ward gehalten,
Das Innre meines Hauses zu entweihn,
Erlaubte, das muß billig mich befremden
Und mir die Ahnung falschen Argwohns geben.

Der König, (für sich).

Wie sich die Schlange windet, eh sie sticht.

Die Königin.

Der Jüngling, der gefallen, war ein Bruder
Der Donna de Peralto und der Diener
Des Marquis Posa, der wohl nicht geglaubt,
Mir mit dem Leben, das er mir gerettet,
Ein solch vergängliches Geschenk zu machen.

(Mit sichtlicher Anstrengung weiter redend).

Man hat bei jenem Todten einge Zeilen
Von meiner Hand, an den Marquis gerichtet,
Vielleicht gefunden. Diese Handlung will ich
Vor jeder falschen Deutung sicher stellen.

(Nicht ohne Beziehung).

Ein mächtger Feind, so ward mir hinterbracht,
Bedrohe Posa's Leben; Mörderdolche
Umlauerten den kleinsten seiner Schritte,
Er wolle nicht entfliehn, vergebens habe
Die Freundschaft ihn beschworen, doch was dieser
Mislungen, sey der Dankbarkeit vielleicht,

Wozu er mich verpflichtet, vorbehalten.
In diesem Sinne schrieb ich jene Worte,
Ich schwör's beim ewgen Gott! in keinem andern. —
Es ward mir nicht vergönnt, ihm zu vergelten,
Was er an mir gethan und diese Schuld,
Euch übertrag ich sie, mein Herr und König!
Ihr habt die Macht, den Unschuldgen zu schützen,
Das schöne Vorrecht auf dem Herrscherthron!
Ihr seyd der Erbe meiner Dankbarkeit:
Nehmt diese Schuld von meinem Angedenken.

Der König.

In Philipps Staaten lebt Gerechtigkeit:
Dem Würdigen gilt des Gesetzes Schutz.

Die Königin, (fortfahrend).

Und hat Euch der Marquis, was ich nicht weiß,
Beleidigt etwa, so verzeihet ihm,

(stark).

Wie ich auch Allen, die mich hier gekränkt
Und noch so schwer beleidigt, gern verzeihe.

(Die Königin erhebt sich; die beiden Damen treten vor, um sie zu unterstützen).

Lebt wohl! Ich fühl's: noch wenge Augenblicke,
So flieht mein Geist aus dunkler Erdenbahn,
Schon weilt er auf der schmalen Nebelbrücke,
Die an das Jenseit knüpft das Diesseit an;
Daß ich mich hier dem Irdischen entrücke,
Will ich mich jetzt dem Trost des Glaubens nahn:

Ein Räthsel fand ich in dem Lebenstraume,
Bald ist's gelöst im goldnen Himmelsraume.

(Die Königin geht langsam, auf Isaura und Donna Catherina gestützt, ab. Der König begleitet sie zum Hintergrunde).

Vierter Auftritt.

Der König kehrt zurück. Graf Fuentes.

Der König.

Ich fürchte sehr, die Köngin ahnet wahr
Und ihre Stunde ist nicht fern. Graf Fuentes,
Folgt ihr und wenn sie das Verhängniß ruft,
So zeigt der Donna de Peralto an,
Daß sie in dem Moment das Schloß verlasse,
Um in das Kloster der Karmliterinnen
Sich zu begeben. Dort soll sie erwarten,
Was ich verfügen werde.

Fuentes.

Ich gehorche.

(Der König ab durch eine Seitenthüre, Fuentes in den Hintergrund).

Fünfter Auftritt.

Nacht. Freier Platz in Madrid. Rechts im Hintergrunde die Kirche unserer lieben Frauen zu Atocha erleuchtet; im Mittelgrunde eine kurze Mauer, oben freier Himmel.

Posa kommt aus der Kirche, in deren Fenstern nach und nach das Licht verschwindet. Einige Augenblicke später tritt auch Donato heraus, bleibt aber, ohne daß ihn der Marquis bemerkt, im Hintergrunde.

Posa.

In deine Einsamkeit, du stille Nacht,
Will ich die letzten Odemzüge hauchen,
In deine Einsamkeit, du stille Nacht,
Die letzten Wünsche meiner Seele tauchen!
Noch weilt der Tod, noch ruft er nicht zum Lande,
In dem schon Admirante meiner harrt:
Du, treuer Knabe, hast Dein Wort gelöst
Und bist vorangeeilt! Jetzt siehst Du klar,
Ob eine Liebe Allen gilt, ob dort
Die Schwester und die Braut dieselbe sind,
Ob Königinnen höhre Engel werden,
Als Sterbliche, aus dunkelm Stamm erzeugt. —
Warum hat Dich, Du unbefleckte Taube,
Der Tiger hingewürgt und mich, der lüstern
Zum Edelstein geblickt, den in sein Nest
Ein unerforscht Verhängniß eingeschoben,
Verschont er noch?

Donato,

(der nach und nach dicht neben den Marquis getreten).

Der Augenblick ist nah.

Posa.

Ha! Todesbote: bind'st Du Deine Schritte
An meine Fersen? Fürchtest Du vielleicht,
Ich sinn' auf Flucht und habe nur geheuchelt,
Als ich den Tod willkommen mir genannt?

Donato.

Die Kette, die Dich hält, ist unzerreißbar!
Der Altar raucht, das Opfer ist geschmückt,
Die Priester schreiten durch das Dunkel her,
Die Erde wird vom Kuß der Mitternacht
Zum Tempel eingeweiht! Dein Zeiger fällt:

(indem er die rechte Hand gegen den Marquis erhebt).

Geh ein ins Leben aus der todten Welt!

(Er geht langsam zur Seite ab).

Sechster Auftritt.

Posa. Etwas später zwei Vermummte von der Seite, wo Donato abgegangen.

Posa.

Ja! Aus der todten Welt ins Liebesleben:
So rufen alle Sterne durch die Nacht!
Aus diesem Seyn, zu träumrisch, um ein Leben,
Zu lebend, um ein bloßer Traum zu seyn!
Die Jugend reichte nur verblühte Kränze,

Kein Tag bezeichnet mir ein süßes Glück,
So heb ich denn zum ewgen Blüthenlenze
Vertrauensvoll den hoffnungsreichen Blick.
Neig dich herab, du sterndurchwirkter Schleier,
Gieß Balsam in den bittern Erdenschmerz,
Den Körper drücke nieder, daß ein freier
Entbundner Geist sich kehre himmelwärts.
Wie ein Gespenst steht jetzt vor meiner Seele
Das Leben da; ich schwanke nicht, ich wähle:
Dich ruf ich, Tod! sprich aus dein mächtig Wort,
Und führe mich aus deinem Lande fort.

(Die Glocke vom Kirchthurm schlägt dumpf die Mitternachtsstunde. Indem er durch den Klang der Glocke aufmerksam gemacht, hinaufblickt).

Du leihst ihm deine Zunge? Du der Zeit
Geweihte Dienerin! In dumpfem Schlägen
Führst du dem Augenblicke mich entgegen.
Dein letzter Schlag vielleicht — ich bin bereit!
Rausch her, du Glut, die diese Welt verzehrt,
Die jene ewge Liebesflamme nährt,
Hier bin ich, hier —

(In diesem Augenblicke ertönt der letzte Schlag der Mitternachtsglocke, es fällt ein Schuß aus dem Hintergrunde, der Marquis sinkt besinnungslos nieder. Die beiden Vermummten eilen vor.)

Ein Vermummter,

(indem er sich zum Marquis niederbeugt).

Er ist zum Tod getroffen!
Hinweg von diesem Ort!

(Beide schnell ab).

Siebenter Auftritt.

Posa, noch immer bewußtlos auf dem Boden. Donna Isaura, von Bassompierre geführt, zwei Diener mit Fackeln.

Bassompierre.

Hier fiel der Schuß!

(Indem er nebst den Andern in die Nähe des Marquis kommt, so daß das Licht der Fackeln auf diesen fällt).

Wer ist es — ha! der Marquis —

Isaura,

(indem sie neben Posa niederknieet).

Ewger Gott!

Auch er gemordet! Auf der weiten Erde
Ist nun kein Herz mehr, das dem meinen schlägt.

Bassompierre.

Noch ist der Lebensfunken nicht erloschen,
Wenn Rettung möglich wär?

(Zu den Dienern).

Eilt fort: Schafft Hülfe!

(Die Diener ab).

Isaura, (bitter).

Ihr glaubt an Rettung? Kennt Ihr den Tirannen
So schlecht? Wo Philipp trifft, da trifft er tödtlich!

Bassompierre.

Er lebt, er schlägt die Augen auf —

Isaura.

Gibt es noch Wunder?

Posa,

(aus seiner Betäubung erwachend, richtet sich mit dem Oberleibe auf).

Noch einmal grüß ich diese Erdenwelt,
Vom Schwestern- und vom Freundesarm umschlungen!
Bei solcher Himmelsgnade Sonnenstrahl
Blick ich noch ein Mal in das Nebelthal,
Wo ich gehofft, gelitten und gerungen.
O, Schwester, weine nicht! Ich lebe fort
In Deinem Herzen, schöner als ich hier
Gelebt. Du streust an diesem stillen Ort
Mir Blüthen auf den Pfad. Auch grüße mir
Die königliche Freundin. Schwester, hörst Du?

Isaura, (weinend).

Unglücklicher, sie ist vorangegangen.

Posa,

(mit erhöhter Kraft).

Sie harret mein?

Bassompierre,

(zum Himmel deutend).

Im Friedenslande dort!

Posa.

Ha! schon so bald, so bald mit ihr vereint
Ein neuer Stern, der meinem Glück erscheint.

(Indem er sich höher aufrichtet).

Was rauscht daher mit süßem Liebeskosen?
Der Himmelsodem ist's, sein selig Wehn!

Der weißen Lilie bring' ich die Rosen,
Den Frühlingskranz zum frohen Auferstehn;
Das ist das leuchtende nach dunkeln Losen:
Und das geweihte Wort ist Wiedersehn!

(Am Horizont im Hintergrunde zeigt sich ein Glanzespunkt, der sich bald zu einer Glorie bildet, in welcher Isabella mit einem Lilienzweige in der Hand erscheint. Ganz aus der Ferne ertönt die Musik, wie zu Anfang des vierten Aufzugs. Isaura und Bassompierre scheinen Beides nicht wahrzunehmen).

Posa,

(nach einer Pause, in Verzückung und mit Vision).

Was ich ersehnt, es will sich klar gestalten
Und Engelchöre schweben mild herab;
Die Himmel öffnen sich und sie entfalten,
Was Herrliches ihr ewig Haus umgab:
Ich seh die Strahlende die Lilje halten,
Sich lächelnd neigen zu dem Erdengrab.

(Die Gestalt in der Glorie senkt sanft den Lilienzweig nieder).

Die Lilje sinkt; sie küßt die Herzenswunde:
Ich gehe ein zum ewgen Liebesbunde!

(Er sinkt sterbend zurück.)

Gruppe.

Der Vorhang fällt.

Bayerische StaatsBibliothek

Münchener DigitalisierungsZentrum Digitale Bibliothek

Döring, Georg,

Posa Ein Trauerspiel in 5 Aufzügen

Frankfurt a. M. 1821

P.o.germ. 278 g
urn:nbn:de:bvb:12-bsb10107364-7